

# Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

6<sup>ME</sup> ANNEE, NO. 9.

BALE (SUISSE), MARS 1882.

69<sup>ME</sup> NUMERO.

## LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews,  
J. Erzenberger,  
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5  
par an, ou par volume de 12 numéros.

S'adresser (franco) : MR. J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse).—L'année de ce journal commence au mois de juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous envoyer des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

## Articles Variés.

### HISTOIRE INTÉRESSANTE

—DES—

### OBSCURCISSEMENTS DU SOLEIL.

PAR MR. D.-T. TAYLOR.

LISTE D'OBSCURCISSEMENTS SOLAIRES, JOURS OBSCURS, COLORATIONS DU CIEL, VAPEURS NOIRES ET AUTRES PHÉNOMÈNES ATMOSPHÉRIQUES, CAUSANT UNE DISPARITION TOTALE OU PARTIELLE DE LA LUMIÈRE NATURELLE DU SOLEIL.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

L'AN 1783. L'Hécla vomit des laves, et avant comme après ces éruptions, d'avril en septembre, l'Islande fut couverte d'un nuage de vapeur bleu, sulfureux. Vers le mois d'août, une étrange brume se répandit sur toute l'Europe, et la Grande-Bretagne, la Suisse, la France, l'Italie et les contrées voisines étaient sous une vapeur noire. Le soleil était sans éclat et avait un aspect sinistre. Les cieux prirent une apparence étrange, même les sommets des Alpes furent obscurcis, et une consternation générale s'empara du peuple. Les églises étaient remplies d'une foule effrayée qui priait, et les astronomes furent obligés de tranquilliser le peuple en donnant des explications scientifiques sur ce rare phénomène. A Amsterdam, une obscurité complète régna pendant trois heures au milieu du jour, et la grande ville était aussi sombre que la nuit; l'alarme était très-grande et dans la confusion générale, il arriva d'innombrables accidents. (Webster I, pages 270-74.)

L'an 1785. Le 9 octobre il y eut une obscurité inusitée au Canada, tandis que l'atmosphère paraissait tout en feu. Le 15 octobre il y eut une obscurité encore plus grande, mais dans la Nouvelle-Angleterre, au

sud du Canada, elle fut assez légère. Pourtant le 16, cette singulière obscurité atteignit son plus haut degré. A 10 heures il faisait aussi sombre qu'à minuit, et les Canadiens dînèrent partout à la lumière des chandelles. Une crainte générale s'empara des esprits. Peu après l'obscurité, un météore tomba du ciel. (Webster I, p. 280.) Cette obscurité n'était point causée par le brouillard, car le brouillard avait disparu avant qu'il commençât à faire sombre. Pour avoir plus de détails, voyez «Mémoires de l'Académie Américaine», vol II, 12 décembre 1785, et les gazettes de cette époque.

L'an 1789. Le 29 octobre, de deux à quatre heures après-midi, le Kentucky fut recouvert par un nuage mystérieux et enveloppé de ténèbres épaisses, de sorte que l'on fut obligé d'allumer des chandelles pour vaguer à ses affaires. (Courant, 14 janvier 1790. Webster I, p. 288.) Aucune cause n'est attribuée à ce phénomène. Peu après, succéda une période de maladies.

Le lecteur ne manquera pas de prendre note des quatre ou cinq remarquables obscurcissements solaires qui eurent lieu dans la Nouvelle-Angleterre, en Europe, dans le Kentucky, et au Canada, dans une simple décennie, entre 1780 et 1790; et aussi que ceux qui sont ensuite notés pendant la période d'un siècle, depuis 1780, sont d'un moindre degré, ont une plus courte durée et ont un caractère plus local. Ils n'ont point été considérés comme une chose extraordinaire ou phénoménale.

L'an 1806. «Obscurité à Midi, ou Grand Eclipse Solaire, le 16 juin 1806.» Tel est le titre d'une brochure publiée à Boston en mai 1806, annonçant l'éclipse totale de soleil. Mais dans aucun cas, une éclipse totale ne cause une obscurité complète, mais seulement une sorte de crépuscule, un demi-jour, une obscurité partielle de la lumière du soleil pendant que les oiseaux cessent de chanter, et que les cieux ont un aspect étrange. Nous ne prenons note des paroles de cet auteur que pour indiquer sa manière de voir et pour dire que les jours d'obscurité extraordinaire que nous avons enregistrés ne furent pas causés par des éclipses de soleil.

L'an 1812. Je vois dans un vieil almanach qui est devant moi, à l'opposé de janvier 10, ces mots imprimés: «Jour obscur à Londres en 1812.» Je ne possède point de récits circonstanciés de ce jour obscur dans la plus grande ville du monde; mais j'en conclus que c'était tout à fait différent de ces occasions où la ville fut enveloppée d'un épais brouillard, ce qui arrive fréquemment.

L'an 1819. Le dimanche, 8 novembre, Montréal au Canada fut enveloppé d'obscurité par des nuages de vapeurs noires et épaisses, d'où il tomba avec la pluie une substance noire comme de la suie. Le 9, la vapeur descendit des nuages supérieurs, devenant plus épaisse et plus foncée, prenant quelquefois une teinte verdâtre, et d'autres

fois une teinte sombre comme de la poix noire. Le soleil paraissait d'une couleur orange, puis rouge sang et prenait ensuite la couleur brun foncé. De terribles coups de tonnerre et des éclairs remplirent le peuple de crainte; les animaux faisaient entendre des plaintes et cherchaient un abri, le bétail faisait entendre des sons lugubres; l'obscurité augmenta et à 4 heures de l'après-midi, il faisait aussi sombre qu'auparavant. Il tombait une grande quantité de matière comme de la suie. Ce phénomène se produisit dans tout le Canada, depuis Kingston à Québec, et dans une partie des Etats-Unis. (Montreal Gazette.)

L'an 1861. A six heures de l'après-midi, le Mercredi des Cendres, une remarquable obscurité tomba sur Northfleet, Mass. et dura une heure. Les hommes perdaient leur chemin, et le bétail semblait être égaré par la terreur. L'année entière fut tout à fait phénoménale—année de météores de comètes, etc.

L'an 1868. Un brouillard sec, comme celui de 1783 s'étendit au-dessus de la Californie. Le soleil et l'air en étaient obscurcis et l'atmosphère était remplie de parties salines et silicieuses. Le peuple observait cela et en parlait avec quelque crainte. L'Académie des Sciences de Californie observa le phénomène et s'efforça de l'expliquer. (Scientific American, 25 novembre 1868). On se souvient de cette année comme l'année des tremblements de terre.

L'an 1869. Il y eut une obscurité le 20 juillet pendant trois heures et demie, durant le jour, à Caribo, dans la Colombie Anglaise. Depuis quatre heures à six heures et demie du soir, il régna une obscurité impénétrable, accablante et aussi noire que la nuit. D'épais nuages électriques planaient sur la place; les gens se rencontraient sur leur chemin, mais ne pouvaient se voir les uns les autres; quelques-uns s'assirent à la place où ils étaient et attendirent anxieusement. Des gens frappés de terreur s'écriaient: «Qu'est-ce que cela peut être?» Un témoin oculaire le comparait aux ténèbres d'Egypte; «c'était comme les funérailles de la création à l'heure de minuit.» Le silence qui régnait faisait trembler. De l'eau d'un jaune sale et boueux tomba avec la pluie qui dispersa l'obscurité. (The British Colonist.)

L'an 1870. En septembre, on remarqua à Pittsburg Pa., une tache au soleil; elle avait une surface de 2,300,000,000 milles carrés. Plus tard encore, en novembre, on remarqua à New-York, sur le soleil, trois taches contiguës qui avaient une surface d'au moins de 8,640,000,000 milles carrés. Excepté la «tache» vue en l'Arabie, l'an 626 ans ap. J.-C., l'histoire n'en rapporte aucune d'une si terrible grandeur. Le prof. Langley a dit récemment qu'il avait compté un million de ces taches à la surface de notre luminaire, toutes visibles au même moment. On ne sait pas si ces taches causent quelque diminution de la lumière du soleil,

mais elles révèlent à l'homme la variabilité de cet astre.

L'an 1873. Le 24 octobre, une soudaine et inexplicable obscurité tomba sur Woolwich, en Angleterre. Au ciel humide et triste succéda, à une heure après-midi, un sombre voile qui intercepta toutes lumières. Le ciel lourd et lugubre avait une teinte rougeâtre comme la lumière d'un grand incendie. Cela produisait un effet des plus frappants; tous les oiseaux qui volaient recherchèrent instantanément les arbres, les poules coururent sur leurs perchoirs, les hommes étaient remplis de pressentiments effrayants et toutes les créatures vivantes étaient frappées de terreur à cette scène. Il n'y avait point de brouillard; on remarquait les lumières à de grandes distances—c'étaient les ténèbres de minuit. Cela dura seulement cinq minutes, puis la lumière dissipa l'obscurité et une heure après, le soleil brilla dans tout son éclat. (*London News*, 24 Oct. 1873.)

Il y eut un brouillard d'une épaisseur extraordinaire, pendant 3 jours, au-dessus de Londres couvrant une surface de 50000 milles carrés. Chaque jour, il faisait aussi sombre qu'à minuit d'une à deux heures de l'après-midi. Ce brouillard arriva les 9, 10 et 11 décembre, et on dit qu'il fut sans précédent par sa densité. La lumière du soleil était complètement obscurcie; tout trafic cessa. A midi on portait des torches dans toutes les rues; aucun vaisseau n'arrivait ni ne partait et un grand concours de bétail échoua. C'était comme les ténèbres d'Égypte (Ex. 10), et elles durèrent aussi longtemps. La mortalité par accidents, etc., s'éleva à 27 pour 1000, —chiffres inconnus depuis bien des années. Les hopitaux furent remplis de centaines de blessés, et dans l'obscurité, trente et une personnes se noyèrent dans les eaux de la ville. Le 16 eut lieu le brouillard le plus remarquable qu'on eût connu depuis 1819. Ce fut à New-York et sur la côte, et ce phénomène dura 36 heures. On alluma des lampes à midi, et les affaires furent suspendues. Le 24 il atteignit Pittsburg et fut si épais qu'on alluma le gaz dans toutes les rues et des lampes dans toutes les maisons. Ces brouillards étaient remarquables et phénoménaux.

L'an 1878. Durant le mois de mai, les cieux devinrent épais et sombres, au-dessus du vaste empire de Chine. Un brouillard rempli toute l'atmosphère; le soleil fut sans éclat et eut un aspect lugubre et effrayant de voir; de nuit, la lune avait un aspect étrange et sanglant. Une panique eut lieu à Pékin, et des millions de gens étaient frappés de terreur. Les astronomes disaient que quelque danger était sur le point d'arriver. Mais le soleil et la lune cramoisis et le ciel livide passèrent, la singulière et inexplicable obscurité atmosphérique fit place au ciel naturel.

L'an 1879. Pendant un jour de la dernière semaine de février, le peuple de Londres fut témoin d'un phénomène semblable à celui que nous avons remarqué à Woolwich en 1873. D'une manière très-soudaine, à dix heures et demie du matin, un voile d'obscurité se répandit sur la grande ville et pendant 20 minutes il fit aussi sombre qu'à minuit. L'obscurité était si grande qu'on ne pouvait reconnaître son voisin en pleine rue. Au-dessus, les ténèbres étaient impénétrables. Le peuple était étonné et terrifié, et les animaux partageaient la terreur qui régnait partout. Un éclat lugubre se remarquait au ciel. Il n'y avait point de brouillard, l'air était clair et on pouvait voir des lumières à une grande distance. Le soleil était obscurci au-dessus de quatre mil-

lions de personnes, et personne n'en a pu expliqué la cause. (*Journaux de Londres*.)

L'an 1881. «Depuis le célèbre «jour obscur» du 19 mai 1780, il n'y a pas eu de phénomène aussi remarquable que celui qui eut lieu le 6 septembre dernier dans la Nouvelle-Angleterre, dans l'Etat de New-York, et plus tard dans la Virginie. Pendant plusieurs jours, le soleil avait été obscurci par la brume ou la fumée des grands incendies de forêts, mais ce jour-là, quoiqu'on ne vit pas de brouillard ou de fumée, le soleil fut obscurci et parut semblable à une boule de cuivre poli, suspendue dans le ciel et ne donnant aucun rayon de lumière. L'atmosphère était d'une couleur jaune ou safranée, et il faisait si sombre dans les maisons, qu'on était obligé d'allumer le gaz. Toute végétation avait une teinte particulière. Les fleurs de couleur délicate devinrent invisibles et on ne pouvait pas distinguer les couleurs des rubans ou des étoffes dans les magasins. Bien des personnes furent frappées de terreur par l'étrange aspect du ciel et de la terre et l'idée que la fin de toutes choses était venue fut très-étendue. Les météorologistes prédirent des ouragans et des cyclones, et les observateurs scientifiques attribuèrent ce phénomène à la fumée et à la vapeur qui, selon eux, avaient absorbé toutes les couleurs des rayons solaires, sauf celles qui produisent la lumière orange et rouge.» (*Christian Weekly*, 17 Sept. 1881.)

## UNE CONVERSATION CONCERNANT

—LA—  
DESTINÉE DE L'HOMME.

—  
QUINZIÈME SOIRÉE.  
—

L'IMMORTALITÉ NE FUT POINT DONNÉE A ADAM LORS DE SA CRÉATION, MAIS SERA ACCORDÉE AUX JUSTES A LA RÉSURRECTION.

**MINISTRE.**—Nous avons ce soir à considérer la Bible concernant le sujet de l'immortalité. Dieu donna-t-il l'immortalité au premier homme à la création? ou donnera-t-il l'immortalité au jour du Jugement à ceux-là seulement qui seront dignes de la recevoir? S'il a donné l'immortalité au premier homme, lorsqu'il l'eut créé, alors toute la famille humaine a hérité l'immortalité d'Adam, et tout membre de la famille humaine vivra éternellement. Mais si l'immortalité est le don de Dieu à ceux-là seulement qui auront vaincu, alors les justes seuls vivront éternellement, et tous les méchants mourront de la seconde mort.

**VISITEUR.**—La question concernant le don de l'immortalité à l'homme est certainement d'une grande importance. Si l'homme est immortel par nature, alors il est capable d'aller au ciel ou en enfer à sa mort, et les méchants pourront vivre toute l'éternité dans le lac de feu. Mais si l'homme ne possède pas une nature immortelle, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu avant la résurrection; et si les méchants ne possèdent pas l'immortalité, ils ne pourront vivre éternellement.

**MIN.**—Si nous étudions le récit de la création, nous verrons que Dieu ne lui a pas donné une nature immortelle lorsqu'il le créa. Nous verrons également que l'homme à sa création n'était point sujet à la mort. La vie que Dieu donna à l'homme devait être perpétuée, à condition que l'homme demeurât fidèle à Dieu, mais il devait la perdre dans le cas où il se rebellerait contre Dieu. Ce n'était pas une vie immortelle, c'est-à-dire une vie qui ne pouvait finir, qui fut donnée à Adam. Mais c'était une vie

conditionnelle qui lui fut donnée; car s'il fût demeuré fidèle, la mort n'aurait jamais pu le frapper. Mais s'il se rebellait contre Dieu, la sentence de mort devait passer sur lui le jour même qu'il se serait rebellé. La vie qu'Adam avait n'était point sujette à la mort, aussi longtemps qu'il demeurait fidèle à Dieu, mais il lui fut distinctement annoncé qu'il serait assujéti à la mort aussitôt qu'il aurait péché. Dieu plaça Adam au moment de sa création dans une position où il pût être éprouvé. Il était exposé à la tentation. Il était en danger de pécher contre Dieu, et il devait résister au tentateur et demeurer fidèle à Dieu. Aussi longtemps qu'Adam vivrait dans cet état d'épreuve, il posséderait la vie sous condition de fidélité à Dieu. Lorsque cette période d'épreuve serait passée, il ne serait plus en danger de mort. Il ne posséderait plus la vie sous condition de fidélité, car sa fidélité ayant été éprouvée, il n'y aurait plus de danger qu'il péchât contre Dieu, et sa vie serait une vie immortelle, car le danger de mort serait passé à jamais.

**VIS.**—Si cette manière de voir concernant la vie donnée à l'homme à sa création est vraie, alors je désire la comprendre parfaitement.

**MIN.**—Nous examinerons soigneusement le récit de la création de l'homme, tel que nous le trouvons dans Gen. 2. «Or l'Eternel Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre, et il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie; et l'homme fut fait en âme vivante.» Gen. 2:7. Nous avons dans ce verset le récit de deux faits importants. Premièrement, que Dieu forma l'homme de la poudre de la terre. Secondement, qu'il le fit en âme vivante ou être vivant, en soufflant dans ses narines une respiration de vie. Ce fut de cette manière que Dieu donna la vie à Adam. Maintenant nous désirons apprendre quelles conditions Dieu attacha à ce don de la vie, ou si c'était un don perpétuel, auquel aucune condition ne fut ajoutée. Si Dieu avait donné la vie à l'homme sans rien exiger de lui en retour, alors Adam n'aurait jamais pu perdre le don que Dieu lui avait fait.

**VIS.**—Mais il est certain que Dieu fit des conditions respectivement à la continuation de la vie de l'homme. Ainsi, Dieu dit à Adam: «Toutefois, pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point; car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.» Gen. 2:17.

**MIN.**—Dieu ne dit pas à Adam: Si tu pêches, tu vivras toujours dans le malheur, mais, Si tu pêches, tu mourras certainement; la sentence de mort passera sur toi au jour même que tu auras péché. Adam pouvait donc choisir la vie ou la mort. S'il demeurait obéissant à Dieu, il ne perdrait jamais la vie; s'il désobéissait à Dieu, il devrait certainement mourir.

**VIS.**—Mais était-il possible qu'Adam vécut toujours, lors même qu'il n'eût point péché contre Dieu?

**MIN.**—Il est dit qu'au milieu du jardin où Dieu plaça Adam était l'arbre de vie. Gen. 2:9. Il est aussi dit que cet arbre aurait fait vivre Adam à toujours, s'il en eût mangé. Gen. 3:22. Si Adam fût demeuré obéissant à Dieu, il aurait toujours eu accès à cet arbre. Aussitôt qu'il désobéit à Dieu, il fut exclu de l'arbre de vie, de peur qu'il n'en mangeât et ne vécût à jamais. Gen. 3:22-24. Ces faits montrent qu'Adam possédait la vie sous la condition d'obéir à Dieu, et que s'il fût demeuré fidèle à Dieu, il eût vécu à toujours. Il n'était pas sujet à la mort, mais il était exposé en tout temps

à en devenir sujet, c'est-à-dire lorsqu'il céderait au tentateur. Il avait un libre accès à l'arbre de vie, mais il devait être exclu de cet arbre le jour même où il pécherait contre Dieu.

Vis.—Il paraît donc qu'Adam, durant la période de son innocence, avait la vie sous la condition d'obéissance à Dieu, et qu'il n'était pas nécessaire qu'il fût jamais assujéti à la mort; mais que cette sentence de mort passerait sur lui aussitôt qu'il aurait péché contre Dieu. Gen. 3 : 19.

Min.—C'est vrai, Adam ne fut pas sujet à la mort, jusqu'à ce qu'il eut péché contre Dieu, mais dès ce jour il fut sujet à la mort. Dieu l'exclut de l'arbre de vie de peur qu'il n'en mangeât et ne vécût à jamais. Il est donc certain qu'à moins de regagner le droit d'avoir de nouveau accès à l'arbre de vie, Adam ne peut avoir une existence sans fin, et ceci est également vrai de sa postérité. Elle ne peut hériter d'Adam une vie supérieure à celle qu'il possédait lui-même. Adam fut sujet à la mort après avoir péché contre Dieu, et il lui était impossible d'y échapper. Avant qu'il péchât contre Dieu, il lui était possible de vivre à toujours, s'il demeurait obéissant à Dieu. Après qu'il eut péché, sa mort devint inévitable. Dès ce moment-là, il était un homme mortel, et tous ceux qui ont hérité de sa vie sont mortels, c'est-à-dire sujets à la mort; c'est pour cette raison que la Bible appelle si souvent l'homme, «homme mortel». Job 7 : 17; 10 : 4; 15 : 14; 33 : 12; Ps. 8 : 5; 9 : 20; 10 : 18; 90 : 3; 103 : 15; Esa. 51 : 12.

Vis.—Mais beaucoup de personnes supposent que la doctrine que l'homme possède une nature immortelle est une des vérités principales de la Bible; et que si nous nions que l'homme soit par nature immortel nous nions qu'il doive rendre compte à Dieu. Et on avance aussi que si l'homme n'est pas immortel par nature, il ne peut avoir d'existence future.

Min.—Je sais bien que ces choses sont avancées avec confiance. Pourtant quiconque étudie la Bible avec attention verra que la doctrine d'une vie future est fondée non sur l'immortalité naturelle de l'homme, mais sur la résurrection des morts (Jean 6 : 39, 40, 44, 54; 1 Cor. 15 : 32; Phil. 3 : 11); et que la responsabilité de l'homme envers Dieu n'est pas fondée sur l'idée que l'homme est immortel, mais sur le fait que l'homme est capable de distinguer entre le juste et l'injuste (Rom. 2 : 15); et que la Bible est si loin d'enseigner que tous les hommes sont immortels par nature, qu'elle déclare que Dieu seul a l'immortalité. 1 Tim. 6 : 16.

Vis.—Je ne puis nier la vérité de ces déclarations. Je vois que c'est une question de la plus haute importance, de savoir si Dieu donna l'immortalité à l'homme lorsqu'il le créa, ou s'il réserve le don de l'immortalité jusqu'au jour du Jugement et le confère à ceux-là seulement qui seront dignes de le recevoir.

Min.—Si tous les hommes sont immortels par nature, alors d'innombrables millions devront vivre éternellement dans le péché. Mais si l'immortalité est le don de Dieu, accordé aux justes seulement, alors les méchants subiront la seconde mort, et après cela, l'univers de Dieu sera aussi pur du péché qu'avant la rébellion de Satan.

Saint-Paul représente le chrétien comme recherchant la gloire, l'honneur et l'immortalité. Rom. 2 : 7. Ceci montre que l'immortalité n'est pas quelque chose que nous possédions par nature, mais quelque chose que Dieu a promis à ceux qui vaincront. St.-Paul nous dit aussi quand cette immortalité sera donnée aux justes. Ce sera au

son de la dernière trompette, à la résurrection des justes. 1 Cor. 15 : 51-54. Nous avons appris qu'Adam ne pouvait vivre à toujours parce qu'il était exclu de l'arbre de vie. Mais St.-Jean nous dit que ceux qui vaincront mangeront de l'arbre de vie qui est au milieu du Paradis de Dieu. Apoc. 2 : 7. Et que ceux qui gardent les commandements auront droit à l'arbre de vie, et entreront par les portes dans la cité, pendant que les méchants seront laissés dehors pour souffrir la seconde mort. Apoc. 22 : 14, 15; 21 : 8.

Vis.—Pourquoi lisons-nous dans la Bible qu'il y aura une mort *seconde*? Pourquoi le pécheur doit-il mourir une seconde fois?

Min.—Nous considérerons cette question dans notre prochaine entrevue.

### COMPRENDS-TU CE QUE TU LIS?

(ACTES 8 : 30.)

IL A paru dernièrement dans le *Semeur Vaudois*, plusieurs articles sous le titre ci-dessus, et signés H. THÉLIN. Ces articles méritent la plus grande attention. Nous en donnerons quelques extraits, ces articles étant trop longs pour être reproduits dans leur entier:—

L'auteur nous fait d'abord visiter avec lui une chambre de malade: là se trouve un homme qui, le désespoir peint sur la figure, essaie vainement de comprendre la Bible ouverte devant lui. «Si vous ne m'expliquez la Parole de Dieu», dit-il au pasteur, «je suis un homme perdu de corps et d'âme.»

«C'était un de ces hommes comme on en voit tant: probe, honnête, serviable, il n'avait dans son passé aucune de ces fautes que l'opinion ne pardonne pas, mais comme tant d'autres, hélas! pendant de longues années il n'avait que peu ou pas du tout ouvert sa Bible, de sorte qu'à l'heure fatale qu'il traversait lorsque je le vis, il ne *comprendait plus* les sentiments exprimés par le langage de l'Écriture; au moment où il avait besoin d'un sûr appui, celui-ci faisait défaut.»

L'auteur veut ensuite montrer que si la Bible est incompréhensible pour beaucoup, «la faute en est non aux livres sacrés, mais aux lecteurs.» Il en explique ensuite les causes.

«Le livre des Proverbes, celui des Psaumes, l'Écclésiaste, certaines parties des épîtres de Paul ne font que résumer ces expériences; elles en sont le livre d'or, et l'homme n'éprouve aucune difficulté à se reconnaître dans ce fidèle miroir qui reflète une image toujours la même: l'homme qui a souffert, l'homme qui espère, l'homme qui cherche Dieu. Mais d'un autre côté l'Écriture est aussi—et c'est l'important—le livre de la révélation divine, par laquelle Dieu, se manifestant à nous tel qu'il est, veut que la pensée humaine, si habituée à le rechercher, à le concevoir, à se le représenter avec sa puissance infinie, son amour insondable et ses affections toutes paternelles pour le pécheur, Il veut que la Bible nous fasse réfléchir à des choses que, suivant l'expression de l'apôtre Paul, «l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, lesquelles Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. 1 Cor. 2 : 9.»

Passant ensuite à l'exemple, il montre l'erreur de cette espèce de lecteurs qui s'attachent à la partie exclusivement morale de l'Écriture, négligeant le côté immédiatement

religieux, celui qui nous montre le péché, la justice de Dieu, l'obligation pour tous d'aller à Jésus-Christ. Ou bien ils laissent de côté la portion morale de la Bible pour faire leur propre expérience. Alors viennent les heures d'épreuve, de souffrance, de doute; la Bible alors sera un livre que la plupart ne comprendront plus.

«Il n'est pas rare également de voir de fidèles lecteurs de la Bible tomber dans l'excès contraire. Ils ne se préoccupent pas de la partie morale et recherchent, inventent comme à plaisir les obscurités, se mettent l'esprit à la torture, font même de l'Écriture un usage superstitieux, se complaisent dans les termes apocalyptiques, et en définitive, malgré toutes leurs bonnes intentions, ne comprennent pas mieux ce qu'ils lisent que ceux dont nous avons parlé précédemment.»

Deux courants que l'on ne saurait séparer se distinguent dans la Bible: l'élément divin et l'élément humain. Dieu se révèle à l'homme par l'homme. Mais il est une autre classe de personnes qui estiment avec raison que toutes les parties de la Bible ont une égale valeur, et qui pourtant ne la comprennent pas. C'est qu'elles ont négligé d'en faire une lecture journalière dès leur jeune âge, qu'elles considèrent la Bible comme un livre merveilleux, une panacée universelle à tous les maux: découragement, douleur, etc., une de ces panacées qu'il suffit de prendre à légère dose pour être guéri. Mais la Bible est un livre dont elles ne comprennent plus le langage. Elles reconnaissent avec amertume qu'elles n'ont plus le calme nécessaire pour méditer le divin Livre. «Si, au contraire la Bible avait été lue souvent, dans les jours du bonheur, de la joie et de la prospérité, alors elle se révélerait douce et consolante aux jours de l'épreuve, comme une compagne fidèle qui nous apporte son appui et ses encouragements.»

Un autre chrétien plus formaliste que sérieux, se plaint de ne pas comprendre la Bible. C'est qu'il la lit par habitude, par acquit de conscience, un verset ici, un verset là, encore tout préoccupé de ses affaires. Ses yeux seuls parcourent les pages du livre, ses pensées errent au loin.

Dieu ne se révèle pas non plus à ceux qui font de la Bible un terrain de luttes et de critiques religieuses; disputant sur l'origine et l'auteur de tel ou tel livre. «C'est aux humbles de cœur, à ceux qui cherchent dans la Bible la satisfaction de leurs sentiments religieux, ceux qui sont travaillés et chargés, qui soupirent après la délivrance, c'est à ceux-là que sont réservées les révélations divines; c'est à eux que, par l'Écriture, Dieu se montre, éclatant de majesté, brillant de gloire, et rayonnant d'amour pour ses enfants.»

De ce que nous avons dit se déduiront facilement les conditions nécessaires pour que tout lecteur de la Bible comprenne ce qu'il lit. Il faut que, se plaçant devant elle comme devant un livre sacré, parce qu'il renferme la révélation de Dieu, l'homme se sente saisi par un saint respect, par une humiliation profonde et par un sentiment de reconnaissance à la pensée qu'il va lire la Parole de Dieu. Que cette lecture soit faite avec soin, attentivement, avec suite, et que la pensée, en se fixant sur les idées que la Bible exprime, aille encore plus haut, jusqu'au divin auteur du livre lui-même, au Tout-Puissant; que les mots soient peu de chose et les sentiments tout,—que tout cela, joint à la prière, soit pratiqué, et tu comprendras ce que tu lis, ô chrétien!—Esprit d'humiliation, de prière, de profond amour pour le Sauveur, de reconnaissance envers

Dieu, voilà ce qui nous donne la clef de l'Écriture, et voilà ce qui fait que le fidèle, dans l'ardent enthousiasme d'une sainte reconnaissance, peut s'écrier : Oui, je comprends ce que je lis ; ô mon Dieu, sois en mille fois béni. Il n'y aura plus aucun mystère pour le chrétien, car c'est principalement le langage du cœur que la Bible lui aura parlé, et ce langage on le comprend toujours, quand le cœur est bien disposé.

Pour lire la Bible avec fruit, il faut se sonder soi-même, soupiner après le salut, faire le compte de ses voies, reconnaître son impuissance. Mais « si les mots de péché, de repentance, de rédemption, de vie éternelle sont pour nous des termes vides de sens, des mots que nous ne comprenons pas parce que nous n'avons pas su trouver en nous ce qu'ils expriment, alors comment pourrions-nous dire : Je comprends ce que je lis. Mais si nous soupignons après un Sauveur, si nos regards anxieux cherchent autour de nous un point sur lequel ils puissent se reposer avec certitude et assurance, si nous avons prié et souffert, si nous nous sommes humiliés devant Dieu avec angoisse, dans le sentiment de notre impuissance et de notre misère, oui certainement la Bible se fera comprendre ; son langage résonnera, non pas à nos oreilles, mais dans nos cœurs ; la croix de Christ voilée pour tant d'autres, resplendira devant nous entourée d'une auréole de pardon et d'amour, et nous recevrons la parole divine avec les ardents désirs de l'âme. »

En terminant, l'auteur donne l'excellent conseil pratique de lire la Bible souvent et avec suite, de se familiariser avec le style des écrivains sacrés. Par une lecture attentive et répétée, on se familiarise avec le langage sublime d'un Esaïe, avec la douce mélancolie d'un Jérémie. C'est par une lecture suivie que la douceur inexprimable de Jésus-Christ pénétrera jusqu'au fond des âmes, que l'on comprendra le raisonnement nerveux et serré de St.-Paul. Celui qui lira la Bible plusieurs fois en comprendra mieux l'ensemble et jouira toujours plus des détails ; et le couronnement du livre de Dieu, Christ mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, lui apparaîtra comme le but où doivent tendre tous ses efforts.

L. AUFRANC-SENN.

REMARQUE :—En lisant trois chapitres de la Bible chaque jour ordinaire, et cinq chapitres le jour du repos, on pourra lire toute la Bible dans l'espace d'une année. Et quelle étude pourrait être plus profitable pour le chrétien ?

### CHRIST CALME LA TEMPÊTE.

PAR MME. E. G. WHITE.

JÉSUS avait enseigné et guéri sans interruption toute la journée, et il désirait beaucoup se retirer et chercher du repos pour lui et ses disciples. C'est pourquoi il ordonna à ses disciples de passer avec lui de l'autre côté du lac. Mais avant de s'embarquer, il fut accosté par un scribe qui avait entendu ses paroles lorsqu'il enseignait que la vérité était d'une plus grande valeur qu'un trésor caché. Dans l'obscurité de son esprit, le scribe comprenait que Christ voulait enrichir ses disciples de trésors terrestres. Il s'adresse donc à lui avec avidité, comme l'aurait fait Judas, disant : « Maître, je te suivrai partout où tu iras. » Le Sauveur lut les pensées indignes qui animaient son cœur, et il lui répondit, comme il aurait répondu à Judas : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux de l'air ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Ce docteur juif n'avait en vue que ses propres intérêts égoïstes, lorsqu'il offrit à Jésus de

le suivre. Il espérait que le Sauveur établirait bientôt son royaume sur la terre, et que les richesses et la position que les disciples obtiendraient étaient les biens dont Jésus avait parlé. Mais il n'y a qu'un esprit aveuglé par l'avarice et la convoitise du monde qui puisse avoir ainsi mal interprété les paroles du Sauveur.

Si ce n'était à cause de la pauvreté de Christ et le fait que les pauvres et les humbles se rangent sous sa bannière, beaucoup d'hommes viendraient à lui et glorifieraient son nom. S'il avait accordé des honneurs et des richesses à ceux qui devinrent ses disciples, avec quelle joie les orgueilleux Phariséens, les principaux sacrificateurs et les scribes ne lui auraient-ils pas rendu hommage. De nos jours, beaucoup de gens accepteraient la vérité, s'il n'y avait aucun renoncement à faire. S'ils pouvaient avoir le monde avec Christ, ils s'enrôleraient dans son armée. Mais pour le suivre dans son humiliation, sans espoir d'une récompense terrestre, c'est plus que leur faible foi ne peut supporter. Ils tournent le dos et s'en vont la tête basse, comme le scribe qui fut repris par Jésus.

Après avoir renvoyé la multitude, Jésus et ses disciples s'embarquèrent pour l'autre côté de la mer, qui était une côte déserte en comparaison de celle qu'ils quittaient ; mais à cause de cette raison même, ils espéraient trouver le repos, après la fatigue et les travaux, étant éloignés des habitations des hommes. Pourtant, lorsqu'ils s'éloignèrent, un certain nombre de barques remplies de gens qui désiraient connaître davantage la doctrine de Jésus les suivirent.

Le Sauveur était fatigué de ses longs et pénibles travaux, et étant délivré pour un moment de la multitude, il se coucha sur les planches dures de la barque de pêcheurs et s'endormit. Peu après, le temps qui avait été calme et agréable changea soudainement. De sombres nuages s'accumulèrent dans le ciel, et une terrible tempête, telle qu'on en voit fréquemment dans ces parages, se déchaîna sur le lac. Le soleil s'était couché, et l'obscurité de la nuit descendit sur les eaux. Les vagues furieuses heurtaient la barque, menaçant à chaque instant de l'engloutir. Elevant d'abord la barque au sommet d'une vague énorme, la tempête la plongeait ensuite entre deux profondes lames ; la barque était le jouet des vagues. Finalement, on découvrit qu'il s'était fait une voie d'eau, et que le bateau enfonçait. Tout fut alors précipitation et confusion dans l'obscurité et au milieu du bruit des vagues furieuses. Les pêcheurs forts et courageux, étaient habiles à manier leurs barques, mais connaissant par expérience les brusques changements du lac, ils ne savaient que faire par un si terrible coup de vent, et ils étaient au désespoir en voyant que le bateau enfonçait.

Ils avaient fait de si grands efforts pour se sauver et tenir le bateau à flot, qu'ils avaient oublié que Jésus était dans la barque. Mais alors, comme leur courage défailait et qu'ils se croyaient perdus, ils se souvinrent que c'était Jésus qui leur avait commandé de traverser le lac. Dans leur grande détresse, ils s'adressent à lui, se souvenant comment il les avait sauvés dans un jour d'un semblable péril. Ils s'écrièrent : « Maître, Maître. » Mais le mugissement de la tempête couvrait leurs voix, et ils ne reçurent point de réponse. Les vagues se brisaient autour d'eux et menaçaient de les engloutir.

Le désespoir les saisit, et ils appellent de nouveau, mais ils ne reçoivent d'autre réponse que le bruit du vent et des eaux. Le

Maître les a-t-il délaissés ? S'en est-il allé sur les vagues écumantes, les abandonnant à leur sort ? Ils se rappelèrent qu'un jour il avait marché sur les mêmes eaux pour les sauver de la mort. Les avait-il alors abandonnés à la fureur de la tempête ? Ils le cherchent avec empressement, car ils ne peuvent rien faire pour se sauver. La tempête avait tellement grossi que tous leurs efforts pour diriger la barque étaient vains ; Jésus est leur seule espérance. Ils le trouvent profondément endormi, sans être inquiété par le bruit et la confusion.

Ils se précipitent vers lui et se penchant sur lui, ils crient d'un ton de reproche : « Maître, ne te soucies-tu point que nous périssions ? » Ils sont peinés qu'il dorme si paisiblement, pendant que le danger et la mort les menacent et qu'ils luttent tellement contre la fureur de la tempête. Ce cri de désespoir réveille Jésus de son bienfaisant sommeil. Comme les disciples retournaient à leurs rames pour faire un dernier effort, Jésus se lève sur ses pieds. Il était là debout dans sa divine majesté, dans l'humble barque des pêcheurs ; au milieu de la fureur de la tempête, les vagues se brisant sur le bossoir et les éclairs illuminant son visage calme et sans crainte. Il leva sa main qu'il employa si souvent pour des œuvres de miséricorde et dit à la mer en courroux : « Tais-toi, sois tranquille. » Et le vent cessa, et les vagues s'abaissèrent. Les nuages se dissipèrent, et les étoiles apparurent ; la barque reposait sans mouvement sur un lac tranquille. Alors se tournant vers ses disciples, Jésus les censura disant : « Pourquoi avez-vous peur ? Comment n'avez-vous point de foi ? »

Les disciples étaient muets d'étonnement ; aucun ne rompait le silence ; même l'impétueux Pierre n'essaya point d'exprimer la crainte respectueuse qui remplissait son cœur. Les barques qui avaient accompagné Jésus avaient été dans le même danger que celle des disciples. La peur et finalement le désespoir s'étaient saisis des personnes qui les occupaient ; mais au commandement de Jésus la tranquillité succéda au tumulte. Toute crainte s'évanouit, car le danger était passé. La fureur de la tempête avait entraîné les barques les unes vers les autres, et tous avaient vu le miracle de Jésus. Après que la tempête fut calmée, ils chuchotaient entre eux : « Mais quel est donc celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent ? » Jamais cette scène si imposante ne fut oubliée de ceux qui en avaient été témoins. Jamais son étonnante majesté ne manquera de remplir les enfants de Dieu de respect et de crainte.

Lorsqu'il fut réveillé brusquement par les pêcheurs effrayés, le Sauveur n'avait aucune crainte pour lui-même, sa crainte était pour ses disciples qui ne s'étaient pas fiés à lui dans le danger. Il leur reprocha leur crainte qui montrait leur peu de foi. Ils auraient dû s'adresser à lui à la première apparence de danger et il les aurait délivrés de leur détresse. Mais dans leurs efforts pour se sauver eux-mêmes, ils oubliaient que Jésus était dans la barque. Combien de personnes, pendant les épreuves de la vie, ou au milieu des perplexités et des dangers luttent seules contre le torrent de l'adversité, oubliant qu'il en est un qui peut leur aider ! Elles se confient en leurs propres forces et en leur habileté, jusqu'à ce que, déconcertées et découragées, elles se souviennent de Jésus et le prient humblement de les sauver. Quoiqu'il réproue avec chagrin leur incrédulité et leur propre confiance, il ne manque jamais d'entendre leurs cris et de leur accorder le secours dont elles ont besoin.

Agité sur les vagues écumantes de la mer, le voyageur fatigué devrait se souvenir que Jésus était sur la mer dans un moment de semblable péril; que sa voix commanda à la terrible tempête de cesser; que les éléments déchainés obéirent à son ordre, et que ses disciples fidèles furent sauvés. Lorsque les vagues se brisent contre notre barque chancelante, et que les éclairs nous révèlent les récifs qui menacent de nous détruire, nous pouvons nous souvenir que Jésus est dans la barque. Il entend notre cri d'angoisse et il n'abandonnera jamais ceux qui mettent en lui leur confiance.

Que nous soyons sur la terre ou sur la mer, que nous dormions ou que nous veillions, si nous avons le Sauveur dans nos cœurs, il n'est pas besoin d'avoir peur. L'appel de la foi obtiendra toujours une réponse. Nous pouvons être repris parce que nous ne l'avons pas cherché au commencement de notre épreuve; mais cependant il acceptera nos humbles prières, fatigués comme nous le sommes dans nos efforts pour nous sauver nous-mêmes. La foi vivante dans le Rédempteur calmera l'océan de la vie, et nous délivrera du danger, de la manière qu'il sait être la meilleure.

### UN ROMANCIER SUR LES MAUVAISES LECTURES.

Le célèbre poète et romancier allemand Clément Brentano, qui avait eu beaucoup à souffrir, dans le cours de sa vie, des suites funestes d'une jeunesse légère, écrivait, après son retour au bien, à sa nièce, Madame de Schweitzer, la lettre que voici, que nous trouvons à la page 31 de sa biographie, écrite par Diel :

«Je t'ai priée à Francfort de demander à ton frère de reprendre sa bibliothèque dans sa propre maison, et de demander à M. de M. d'examiner et de classer le tas de livres qui est déposé, presque sans contrôle, dans l'armoire d'en bas, afin de détruire ce qui pourrait être mauvais, de vendre ce qui serait inutile, et de mettre en tout cas sous clef tout ce qui pourrait un jour donner une satisfaction secrète et funeste à la curiosité grandissante de tes garçons.

Je connais par une triste expérience les dangers réels que la découverte de ces vieux nids de livres peut faire courir, dans les familles, aux jeunes imaginations. Il est déjà mauvais d'exposer un enfant à la tentation de prendre et de lire un livre à l'insu de ses parents, cet ouvrage fût-il innocent en lui-même. Une mère pieuse, qui répète chaque jour cette prière : «Ne nous induis pas en tentation», doit songer à la responsabilité qu'elle encourt devant Dieu, si elle n'éloigne pas du sentier de ses enfants toutes les pierres de scandale qui pourraient les faire broncher. Ce n'est pas que je craigne qu'à l'heure qu'il est, les garçons aient été déjà mis en péril par suite d'un défaut de surveillance de ta part; mais je t'avertis en vue de l'avenir, car j'ai été induit moi-même en tentation par une occasion de ce genre, et je l'ai payé cher plus tard. Vers l'âge de dix ans, étant en pension chez un pieux vieillard, je découvris dans sa bibliothèque une traduction allemande de la «Jérusalem Délivrée» du Tasse et je la lus en cachette. Eh bien! les intrigues amoureuses de Renaud et de Clorinde, et spécialement l'épisode de la belle enchantresse Armide, jetèrent le trouble dans mon imagination et déposèrent dans mon cœur le germe profond, fatal, indestructible de passions coupables et funestes. Aussi n'ai-je pu considérer dès

lors le Tasse que comme un auteur dangereux pour la jeunesse.»

Parents, gardez, s'il le faut, dans vos poches, la clef de vos bibliothèques, et surveillez, en tout cas, les lectures de vos enfants!—*Semaine Religieuse.*

## A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

—LA—

GRANDE BATAILLE D'ARBELLES.

L'AN 331 AVANT JÉSUS-CHRIST.

PAR JACOB ABBOTT.

PREMIER ARTICLE.

TOUTE la partie occidentale de l'Asie était alors au pouvoir d'Alexandre. Il était sans contestation maître de l'Asie-Mineure, de la Phénicie, de la Judée et de l'Égypte. Il retourna depuis l'Égypte à Tyr, laissant des gouverneurs dans toutes les provinces qu'il avait conquises. Les dégâts qui avaient été faits à Tyr durant le siège et l'assaut furent réparés, et ce fut de nouveau une ville riche, puissante et prospère. Alexandre laissa reposer et raffraichir son armée, et employa plusieurs semaines à célébrer les fêtes et les réjouissances les plus brillantes. Les princes et les gouverneurs de toutes les contrées avoisinantes se rendirent à Tyr, pour y jouir de son hospitalité, prendre part à ses jeux, à ses spectacles et à ses festins, pour grossir sa cour et lui faire honneur. En un mot, c'était vers lui que se portaient tous les regards; il était l'objet d'un hommage universel.

Pourtant il était bien loin d'être satisfait, et il sentait que son œuvre n'était pas achevée. Darius, qu'il considérait comme son grand ennemi, n'était pas encore vaincu. Il s'était retiré au-delà de l'Euphrate, et était occupé à réunir les forces des peuples orientaux qui étaient sous son autorité, afin d'aller au-devant d'Alexandre, et de tenter une bataille finale. Alexandre prit donc à Tyr ses dispositions pour le gouvernement des différents royaumes et provinces qu'il avait déjà conquises, et commença à se préparer à marcher vers l'Orient avec son principal corps d'armée.

Durant tout ce temps, les dames appartenant à la famille de Darius, qui avaient été faites prisonnières à Issus, étaient en captivité, et avaient accompagné Alexandre dans toutes ses marches. Alexandre refusa d'accéder aux propositions et aux offres que lui fit Darius pour le rachat de sa femme et de sa mère et persista à les retenir prisonnières. Il les traita pourtant avec beaucoup de respect et de considération. Il leur procura des tentes royales d'une grande magnificence, et à mesure que son armée avançait, il les faisait transporter de place en place, avec la pompe royale à laquelle elles avaient été accoutumées à la cour de Darius.

Cette manière d'agir envers ses captives a toujours passé comme une preuve de noblesse d'esprit et de générosité chez Alexandre. Il semblerait pourtant qu'une vraie générosité l'aurait porté à rendre ces malheureuses et inoffensives captives à l'époux et père qui souffrait d'en être séparé et déplorait amèrement leurs cruelles souffrances. Il est donc plus probable que c'est par politique et par esprit d'ostentation, plutôt que par compassion pour leurs souffrances qu'il honora ainsi ces reines captives. C'était une grande gloire pour lui, au point

de vue militaire, d'avoir à sa suite de tels trophées de victoire; et plus il honorait ces personnes, plus glorieux paraissait son trophée. En conséquence, Alexandre fit tout son possible pour grandir l'importance de ses royales captives, par la splendeur de leur cortège, la pompe et l'apparat dont il entourait leur marche.

Peu de temps après avoir quitté Tyr, pendant la marche du côté de l'ouest, Statira, l'épouse de Darius fut tout à coup malade et mourut. On vint immédiatement en apporter la nouvelle à Alexandre qui se rendit sans délai dans la tente de Sysigambis. Sysigambis était la mère de Darius. Elle était plongée dans la plus profonde douleur; elle était couchée au fond de sa tente, entourée des dames de sa cour, et entièrement accablée par le chagrin. Alexandre fit tout ce qu'il put pour la calmer et la consoler.

Un des officiers de la maison de la reine Statira s'échappa du camp immédiatement après la mort de sa maîtresse, et s'enfuit à travers le pays pour porter à Darius ces pénibles nouvelles. L'officier pourtant lui fit peu après un tel récit de la manière aimable et respectueuse dont Alexandre avait traité ses captives durant tout le temps de leur captivité, que son esprit en fut soulagé et consolé. Il exprima fortement le sentiment de gratitude qu'il éprouvait pour la bonté et la générosité d'Alexandre, et dit que si le royaume de Perse devait être conquis, il souhaitait sincèrement le voir tomber entre les mains d'un conquérant tel qu'Alexandre.

En observant la carte, on verra que le Tigre et l'Euphrate sont des fleuves parallèles, arrosant le centre de la partie occidentale de l'Asie, et se jetant au sud dans le golfe Persique. La contrée entre ces deux fleuves était appelée Mésopotamie; elle était extrêmement populeuse et fertile. Darius avait rassemblé là une immense armée. Les Perses couvraient toute la plaine de la Mésopotamie. Alexandre se dirigea un peu plus au nord, ayant l'intention de passer l'Euphrate vers un ancien gué appelé Thapsacus, que l'on peut remarquer sur la carte. Lorsqu'il arriva en cet endroit, il y trouva un petit corps d'armée perse qui se retira à son approche. Alexandre fit construire deux ponts à travers la rivière, et l'armée passa tranquillement. Dans l'intervalle, Darius avec son immense armée traversait le Tigre et se dirigeait du côté du nord, sur la rive gauche du fleuve. Comme il avançait, il avait à traverser les diverses branches du Tigre.

Sur l'une de ces branches appelée Licus, où il y avait un pont, il fallut cinq jours à l'immense armée des Perses pour passer le pont. Pendant que Darius avançait ainsi du côté du nord, vers la contrée où il savait qu'Alexandre devait passer les fleuves, Alexandre lui-même, avec son petit corps de troupes grecques, compacte et intrépide, se dirigeait à l'est, vers la même contrée où devait arriver Darius. Alexandre atteignit enfin le Tigre. Il fut obligé de passer ce fleuve à gué. Les bords en étaient escarpés et le courant rapide, de sorte que les soldats étaient en grand danger d'être entraînés. Pour prévenir ce danger, à mesure que les rangs des soldats avançaient, ils se donnaient le bras les uns aux autres, de sorte que chaque homme était soutenu par ses camarades; ils tinrent leurs boucliers au-dessus de leur tête pour les préserver de l'eau. Alexandre traversa comme les autres, quoique se tenant à la tête et atteignant la rive le premier.

Debout sur le bord, il indiqua par ses gestes où la colonne devait aborder, le bruit de l'eau étant trop grand pour que sa voix pût

être entendue. En le voyant de l'autre côté sain et sauf et avec une expression de confiance et de triomphe dans toute son attitude, chaque soldat des colonnes qui traversaient le fleuve, sentait une nouvelle énergie se réveiller dans son cœur.

Malgré cet encouragement, le passage des troupes et l'abordage sur la rive produisirent une scène de grande confusion. Beaucoup de soldats avaient fait des paquets d'une partie de leurs habits, qu'ils tenaient au-dessus de leur tête avec leurs armes, en traversant le rapide courant du fleuve. Mais ils virent qu'il leur était impossible de porter ces paquets et qu'ils devaient enfin les abandonner pour se sauver eux-mêmes lorsqu'ils chancelaient dans l'eau rapide et profonde, et sur un fond invisible de pierres glissantes. Des milliers de ces paquets, mêlés de lances, de javelots et de toutes sortes d'armes qui pouvaient flotter étaient emportés par le courant et allaient gêner et embarrasser les hommes qui passaient en dessous.

A la fin pourtant, les soldats réussirent à passer sains et saufs, quoiqu'une grande quantité d'armes et de vêtements fussent perdus. Il n'y avait point d'ennemis sur le bord pour s'opposer à eux. Darius, au fait, ne pouvait s'opposer à ce qu'Alexandre traversât le fleuve, parce qu'il ne pouvait pas savoir assez tôt dans quel endroit les Grecs passeraient, pour rassembler une si grande armée et défendre le passage. Les troupes d'Alexandre étant comparativement peu nombreuses et formant un corps compacte et accoutumées comme elles l'étaient à se mouvoir avec une grande promptitude et célérité, pouvaient facilement éviter toute tentative que ferait une masse aussi difficile à mettre en mouvement, afin de s'opposer à sa traversée, dans quelque endroit du fleuve. Quoi qu'il en soit, Darius n'essaya point de les arrêter, et Alexandre ne rencontra d'autres difficultés, en traversant le Tigre, que les obstacles physiques que présentait le courant du fleuve.

Le plan de Darius n'était donc pas d'intercepter la marche d'Alexandre, mais de choisir un champ de bataille grand et convenable, où il pût réunir ses forces et les conduire convenablement et attendre d'y être attaqué. Il savait très-bien que son ennemi le chercherait, où qu'il fût; c'est pourquoi il désirait choisir une bonne position. Il trouva un tel endroit dans l'immense plaine de Guagamela, non loin de la ville d'Arbelles. L'histoire a immortalisé ce lieu sous le nom de plaine d'Arbelles.

Darius employa plusieurs jours à concentrer son immense armée dans la plaine. Il fit élever des retranchements et niveler les irrégularités du terrain qui auraient pu gêner ses immenses corps de cavalerie dans leurs mouvements; il fit autant que possible garder les approches de son camp. On emploie dans la guerre un petit instrument appelé *caltrop*, qui a reçu son nom d'une espèce de chardon. C'est une petite boule en fer armée de pointes de quatre ou cinq centimètres, qui se projettent de tous côtés. Si ces instruments sont jetés à terre au hasard, une des pointes doit nécessairement être perpendiculaire, et les chevaux qui marchent dessus sont aussitôt boiteux et hors de combat. Darius fit répandre des caltrops dans l'herbe et dans les chemins où l'armée d'Alexandre passerait probablement, en marchant contre ses troupes sur le champ de bataille.

Alexandre, ayant passé le fleuve, campa un jour ou deux sur ses bords pour reposer, remettre et réorganiser son armée. Pendant qu'il était là, il arriva, durant la nuit, une éclipse de lune qui jeta les soldats dans une grande consternation. Lorsqu'il arrive une

éclipse de lune, c'est, il va sans dire, lorsque la lune est pleine, de sorte que l'éclipse est toujours une disparition soudaine de l'orbe lunaire, lorsqu'il est dans son plus grand éclat, et comme ce phénomène arrive d'une manière inattendue pour beaucoup de gens qui n'en connaissent pas la cause, l'éclipse est extrêmement terrifiante. Elle jeta les soldats d'Alexandre dans une grande consternation. Ils la considéraient comme une manifestation du déplaisir du ciel contre leur présomptueuse audace à traverser de tels fleuves et à pénétrer à une telle distance, pour envahir les possessions d'un autre roi.

Au fond, les soldats étaient prédisposés à la crainte. S'étant éloignés d'une grande distance de leur patrie, ayant passé des montagnes et des déserts, et dernièrement un fleuve profond et dangereux, et étant rapprochés d'ennemis dix fois plus nombreux qu'eux-mêmes, il était naturel qu'ils éprouvassent quelques craintes. Et lorsque, la nuit, remplis du sentiment de solennité que l'obscurité prête aux scènes étranges et nouvelles, ils considérèrent la lune brillante et ronde, et qu'ils se réjouirent à sa douce lumière, ils furent d'autant plus surpris de la voir soudainement disparaître, changeant de forme, cachant ses brillants rayons et semblant les regarder d'un air triste et lugubre. Dans le fait, la vue d'une éclipse est toujours un sujet de terreur et d'émotion inspiré par un sentiment instinctif du cœur. C'est un spectacle d'une grandeur solennelle. Il tient le spectateur, quelque cultivé et intelligent qu'il soit, dans un silence respectueux. L'esprit qui a perdu par sa philosophie, le pouvoir de sentir cette émotion, à la vue de telles scènes, s'est abaissé et non point élevé. Celui qui est ainsi est inférieur et non supérieur au reste des hommes, ayant paralysé une de ses facultés d'éprouver un plaisir. Pour lui, une éclipse n'est qu'une chose curieuse et étonnante; pour d'autres, elle est sublime.

Les soldats d'Alexandre étaient extrêmement effrayés. Une grande panique se répandit dans le camp. Alexandre lui-même, au lieu d'essayer de faire disparaître leurs craintes par le raisonnement, ou de traiter la chose comme sans importance, prêta la plus sérieuse attention au sujet. Il réunit les devins, leur demanda de se consulter et de lui faire connaître ce que présageait ce grand phénomène. L'acte même de remettre le sujet à l'attention des devins eut un grand effet auprès de tous les soldats de l'armée. Ils commencèrent à se calmer et attendirent la réponse des devins avec moins de crainte, et lorsque celle-ci arriva, elle apaisa tout à la fois leur anxiété et leur crainte. Les devins dirent que le soleil était du côté d'Alexandre et la lune du côté des Perses, et que cette disparition soudaine de sa lumière présageait la défaite et la destruction que les Perses allaient éprouver. L'armée fut satisfaite de cette explication et les soldats furent remplis d'une nouvelle confiance et d'une nouvelle ardeur. Il est souvent mauvais d'essayer de s'opposer à l'ignorance et à l'absurdité par des instruments aussi faibles que la vérité et la raison; et les plus sages ont généralement réussi lorsque leur plan a été de contredire une folie en se servant de l'influence d'une autre sottise.

Nous avons encore reçu les sommes suivantes pour la famille de M. Bonhôtel, l'évangéliste, victime de l'assassinat de Nice :

M<sup>lle</sup> Ecoffey frs. 5, Mme. Mathile frs 2, Anonyme frs-2, Mme. Rousset frs. 2, Un ami fr. 4.

## Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis : Buvez du vin. Et ils répondirent : NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. JÉR. 35:5,6

### ABSTINENCE TOTALE,

—LE—

### SEUL MOYEN DE SURETÉ.

PAR LE RÉV. A. SUTHERLAND.

L'OBJET de ces lignes est de présenter à tout lecteur quelques raisons en faveur de l'abstinence totale de l'usage des liqueurs enivrantes, raisons qui, en mon esprit, sont du plus grand poids, et peuvent faire comprendre que le seul moyen de sûreté est de s'abstenir totalement. Je voudrais conseiller l'abstinence totale :—

1. *Au buveur habituel.*—Vous avez commencé il y a quelques années peut-être à faire usage—avec modération, comme vous pensiez,—de boissons enivrantes. Peu à peu, et presque imperceptiblement, l'habitude est devenue plus forte, jusqu'à ce que, ce qui n'était d'abord qu'un luxe occasionnel soit devenu une nécessité de chaque jour, que dis-je, de tous les instants. Je vous supplie maintenant de réfléchir un moment et de vous demander quel a été le résultat de cette habitude. Vous sentez-vous aussi fort dans votre propre estime et votre virilité, que lorsque vous avez commencé d'user de boissons enivrantes? N'éprouvez-vous pas plutôt un sentiment de dégradation—un sentiment que vous n'êtes pas ce que vous étiez des années auparavant et que le changement n'a pas été en bien?

Ne pensez-vous pas quelquefois—ne serait-ce qu'un moment—aux jours d'autrefois, alors que l'espérance était vive, que vous aviez des aspirations nobles et élevées; et ne comparez-vous pas ces temps à l'affaiblissement désespéré qui pèse maintenant sur vous comme un cauchemar? Et ne sentez-vous pas, dans ces moments-là que c'est la boisson qui a dégradé votre virilité et vous a enlevé votre puissance morale? Et puis, quel a été l'effet de cette habitude, dans votre famille? Est-elle dans de meilleures circonstances, plus heureuse, plus respectée à cause de l'habitude de boire du mari et père? Bien plus, ne voyez-vous pas et ne sentez-vous pas que les résultats de votre inclination sensuelle rejaillissent sur votre femme et vos enfants innocents. Par amour pour eux et pour vous, je vous demande de vous abstenir une fois pour toute de tout ce qui peut enivrer. C'est votre seul moyen de sûreté. Il est inutile pour vous d'essayer le système de la *modération*. Dans votre cas actuel, la modération est un excès. Peut-être pensez-vous qu'il est trop tard pour abandonner la boisson? C'est la voix du tentateur. Essayez franchement et de tout votre cœur le système de l'abstinence totale, et des jours d'espérance et de bonheur s'ouvriront bientôt pour vous.

2. *Au buveur modéré.*—Vous dites que vous ne buvez que par petite quantité et que cela ne vous nuit pas. Très-bien, nous ne voulons pas nous arrêter sur ce point maintenant; mais n'y a-t-il pas cent chances pour une que cette habitude vous *nuira* avant que vous l'ayez quittée? Vous flottez maintenant *où tout ivrogne a flotté avant vous*—dans les eaux tranquilles de la modération avec juste assez de courant pour rider agréablement la surface de l'eau; vous n'avez qu'à aller un peu plus loin, et alors les ra-

pides, avec une irrésistible force vous entraîneront dans la cataracte. Mais supposez que vous ne deveniez jamais ivrogne vous-même, votre exemple ne peut-il pas entraîner d'autres dans des habitudes qui en feront des ivrognes ?

Plus je considère les faits qui se rapportent à la coutume de boire dans la société, plus je suis convaincu qu'il est très-rare que même les buveurs modérés, ou les membres de leurs familles échappent à la rétribution. Par exemple, est-il rare qu'un père, buveur modéré soit appelé à gémir sur la conduite d'un fils ivrogne ? Vous pouvez dire que vous avez le droit de faire ce qu'il vous plaît ; mais cela n'est vrai qu'aussi longtemps qu'il vous plaît de faire ce qui est juste. Vous n'avez pas le droit de faire ce qui peut entraîner quelqu'un à sa perte. Vous n'avez pas le droit de marcher fièrement sur un pont pourri, lorsque vous savez que celui qui tentera de vous suivre sera probablement précipité dans le torrent bouillonnant qui est en dessous. Par amour pour vous et pour votre famille, par amour pour vos voisins, par amour pour la postérité et par pitié pour le pauvre ivrogne qui est encouragé à boire par votre exemple, je vous demande de vous abstenir de la boisson.

3. *A mes frères dans le ministère.*—Vous savez, aussi bien que moi, que l'intempérance est un mal très-répendu ; vous savez qu'il conduit les familles à la mendicité, qu'il remplit les prisons et perd un grand nombre d'âmes ; vous savez que les habitudes de la boisson, dans le pays, constituent, sans exception, le plus grand empêchement à l'extension du royaume de Christ. Vous savez que si tout le commerce des liqueurs était aboli demain, le nombre des conversions à Dieu serait dix fois multiplié et, sachant ces choses, peut-il y avoir quelque doute quant à la conduite que nous devons tenir ?

Ce n'est point seulement parce que ce monstre rampe à travers le pays qu'il est nécessaire que les sentinelles se réveillent, mais parce qu'il cherche à se retrancher dans le temple même de Dieu et à se servir de la Parole de Dieu pour défendre son œuvre de destruction des âmes. Il est temps que toutes les chaires du pays retentissent du cri d'alarme, contre ce grand mal social. Une parole occasionnelle ne suffira point. Un discours occasionnel, dans une assemblée de tempérance, ne suffira pas davantage. Le puissant ennemi ne sera extirpé que lorsque de toute chaire sacrée, il sera attaqué et poursuivi par les armes de la Parole de Dieu, jusqu'à ce que le monde sache clairement que partout où cette chose maudite s'abritera, elle ne trouvera aucun repos pour la plante de ses pieds dans l'enceinte de l'Eglise de Christ.

4. *Aux membres des Eglises de Christ.*—Votre devoir est de vous abstenir de toute apparence de mal, et non-seulement cela, mais d'encourager activement au bien. Vous n'avez pas besoin d'être convaincus que l'intempérance est un mal—vous avez assez vu ses pernicieux effets pour en être convaincus ; mais peut-être ne voyez-vous pas assez clairement le devoir personnel de l'abstinence totale. Vous dites que vous n'êtes pas responsables des maux qu'engendre le commerce des liqueurs. Je vous répondrai que vous êtes responsables pour autant que votre exemple et votre manière d'agir donnent un appui à ce commerce, lorsque vous achetez des boissons fortes, vous soutenez ce commerce ; lorsque vous vous en servez comme breuvage, vous aidez, par votre exemple à perpétuer l'habitude de boire dans la société. Il n'y a pas

d'autre moyen de vous décharger de toute complicité dans cette affaire, que de vous abstenir entièrement. Et vous êtes obligés à cela par l'esprit de la religion que vous professez ; car certainement l'Esprit du Nouveau Testaments va aussi loin : « Il vaut mieux ne manger point de chair, ne boire point de vin, et s'abstenir de tout ce qui peut faire tomber ton frère, ou le scandaliser ou l'affaiblir. » Souvenez-vous aussi que vous êtes les représentants de la religion de Jésus Christ—que le monde forme son opinion sur la religion, très-généralement, de ce qu'ils voient en vous. Quelle opinion pensez-vous que le monde forme, s'il vous voit soutenir par votre exemple, ce qui est la source de la moitié de ses misères et de ses crimes ? « C'est pourquoi, séparez-vous en, et ne touchez point à ce qui est impur. » Ces paroles devraient être le mobile de notre conduite dans cette matière.

Que tous ceux qui aiment Dieu et leur prochain unissent leur énergie pour bannir à jamais de notre pays chaque goutte de ce qui peut enivrer.

#### LA BOISSON FAIT TRAVAILLER.

« JE bois pour me faire travailler, » disait un jeune homme. Un vieillard lui répondit : « C'est juste, bois, et cela te fera travailler. Ecoute-moi un moment, je veux te dire quelque chose qui peut te faire du bien. J'étais autrefois un fermier prospère. J'avais une bonne, aimable femme et deux garçons, les plus accomplis que le soleil ait jamais éclairés. Nous avions une maison confortable et nous vivions heureux ensemble. Mais nous avions l'habitude de boire pour mieux nous faire travailler.

J'ai déposé mes deux garçons dans la fosse des ivrognes. Ma femme mourut de chagrin et repose maintenant auprès de ses deux fils. Je suis âgé de soixante-douze ans. Sans la boisson, je pourrais être maintenant un homme indépendant ; mais j'ai eu l'habitude de boire pour me faire travailler, et maintenant la boisson me fait travailler. A soixante-douze ans, je suis obligé de travailler pour mon pain de chaque jour. Bois ! bois, et cela te fera travailler. » — *Extrait.*

#### DISCOURS DE M. CHARLES GARRET.

J'ÉTAIS il y a quelques jours, dans une magnifique résidence où j'avais été souvent reçu. Il y avait une grande réunion d'amis, car cette famille, je le savais, avait une grande réputation d'hospitalité. Je savais qu'on n'y était pas grand partisan de l'abstinence totale, aussi, fus-je étonné, en m'asseyant, de n'y voir aucun verre à vin. Dans ma simplicité, je fus sur le point de le prendre pour un compliment à mon adresse, mais je chuchotai à l'oreille de la dame : « Je ne vois point de verre à vin ici ; êtes-vous partisans de l'abstinence totale aujourd'hui, parce que je suis ici ? » Et je vis aussitôt son visage changer de contenance. Elle répondit qu'elle avait quelque chose à me raconter à cet égard.

Aussitôt que le dîner fut fini, elle me dit : « Vous m'avez interrogé au sujet des verres à vin. » — « Oui, lui dis-je, j'en ai remarqué l'absence. » — « Je veux vous en dire la raison : Vous souvenez-vous de mon Willie ? » — « Oh oui, je m'en souviens très-bien ! » — « N'était-ce pas un aimable garçon ? » demanda-t-elle avec les larmes dans les yeux. — « Oui, lui dis-je, un des plus braves garçons que j'aie jamais connus. » — « Oui, dit-elle et j'en étais fière. Vous savez que nous fai-

sions un libre usage de vin. Vous savez que nos principaux ministres sont toujours venus dans la maison comme chez eux et qu'ils ont toujours été bien accueillis. Et j'avais l'habitude de permettre aux enfants de veiller, lorsque des ministres étaient ici, afin qu'ils pussent profiter de la conversation. Les enfants avaient un demi-verre de vin—les ministres un verre plein, ainsi que leur père.

Peu à peu, dit-elle, je remarquai quelque chose qui éveilla mes soupçons. Willie avait l'habitude de rentrer à la maison sentant le vin, et je n'aimais pas cela. Je lui en parlai et il me dit qu'il n'y avait aucun danger, qu'il avait seulement rencontré quelques amis. Peu à peu, je remarquai qu'il était enroué, et à la fin il rentra dans un état qui me fit beaucoup souffrir. Un soir il rentra complètement ivre. Je ne pus le cacher à son père. Son père est un homme violent, il le rencontra dans l'antichambre et il s'ensuivit des paroles amères. Il lui ordonna de sortir de la maison. Willie s'en alla et pendant des mois nous ne sûmes ce qu'il était devenu. Le père ne permettait pas de prononcer son nom, et ses sœurs et moi nous ne pouvions faire que prier. Nous ne savions s'il était mort ou s'il était en vie, lorsqu'un soir, après que les servantes se furent retirées, comme nous étions assises ensemble, j'entendis tout à coup du bruit et je pensai que c'était la voix de Willie. Je n'osais pas parler, lorsque mon mari regardant autour de lui, demanda si nous entendions quelque chose, qu'il croyait avoir entendu une voix. « Je crois que c'est Willie, dit-il ensuite, allez à la porte et voyez. » Je me rendis à la porte et . . . c'était lui, plus semblable à un spectre qu'à un jeune homme, Comme il me regardait, je m'écriai : Willie ! — « Ma mère, dit-il, voulez-vous me laisser entrer ? » — « Oui, mon garçon, tu n'aurais jamais dû en sortir. Entre, entre, et je le conduisis par le bras. » — « Ne me faites pas entrer au salon, me dit-il, faites-moi entrer dans la cuisine. Je sens, ma mère, comme si j'allais mourir. » — « Non, mon garçon, tu ne mourras pas. » — « Voulez-vous me faire une tasse de bouillon d'orge, comme vous aviez l'habitude de m'en faire ? » — « Je vais faire tout ce que tu désires, mon garçon, mais il faut venir en haut et te coucher. » — « O, mère, je ne puis le prendre—il semble que je vais m'évanouir. » J'appelai son père qui ne put lui faire aucun reproche, en voyant l'état dans lequel il était. Nous le conduisimes en haut et le mimas sur le lit. Après s'être reposé un moment il dit : « Père, la boisson m'a tué. » — « Non, mon garçon, dit son père, nous tâcherons de te remettre. » — « Jamais, père—Dieu veuille avoir pitié de moi qui suis un pécheur ! » Et sa tête retomba en arrière, et notre fils avait cessé de vivre.

Son père se tenant debout et regardant Willie couché devant lui me dit : « Mère, la boisson a tué notre Willie. Tant que je vivrai, il n'y aura jamais une goutte de cette boisson dans la maison. »

Messieurs, (continua M. Garret), il y a bien des Willies. Je suis à la tête d'une église à Liverpool, et je puis dire en vérité qu'il n'y a point de semaine dans laquelle je n'ai vu un Willie, ou une lettre au sujet d'un Willie de quelque respectable famille méthodiste, flétrie par cette terrible malédiction. Est-ce simplement une mauvaise idée de laquelle nous parlons ? Ne devrions-nous pas combattre maintenant et toujours, et employer tout notre pouvoir à secourir les jeunes gens de notre pays, et faire de l'Angleterre ce qu'elle doit être ? Dieu nous soit en aide ! — *Temperance Record.*

## LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), MARS 1882.

J. N. ANDREWS, }  
URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

## LA MISSION DE CHRIST.

LE 49<sup>ME</sup> chapitre d'Esaië présente dans un langage vivant l'affliction de Christ à cause que sa mission chez les Juifs n'avait pas eu pour résultat le salut de la nation; mais il nous dit que son Père le consola par la déclaration que les Gentils croiraient en son nom. Esa. 49 : 5, 6. Le chapitre 42 d'Esaië présente la nature de la mission de Christ et le résultat de son œuvre parmi les Gentils. Dans le premier verset, le Père parle de son Fils comme de son bien-aimé en qui son âme prenait plaisir, et il dit qu'il mettrait son Esprit sur lui. Dans le Nouveau Testament, le Père appelle Christ son Fils bien-aimé, par une voix qui vint du ciel lorsque Christ fut baptisé et lorsqu'il fut transfiguré. Mat. 3 : 17 ; 17 : 5. Le Père mit son Esprit sur Christ lorsqu'il fut baptisé par Jean. Mat. 3 : 16. Lorsque le Sauveur commença à prêcher, il dit : «L'Esprit du Seigneur est sur moi.» Luc 4 : 16-18.

Esaië prédit la modestie et l'humilité de Christ en ces paroles : «Il ne criera point, il n'élèvera point sa voix, et ne la fera point entendre dans les rues.» Esa. 42 : 2. Le Nouveau Testament raconte l'accomplissement de cette prophétie : «Une grande multitude le suivit, et il les guérit tous. Et il leur défendit fortement de le faire connaître. De sorte que ce qui avait été dit par Esaië le prophète, fut accompli : Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé en qui mon âme a mis toute son affection; je mettrai mon Esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations; il ne contestera point, et ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les places.» Mat. 12 : 15-19. La modestie et l'humilité de Christ étaient telles que même il défendait à ceux qui avaient été guéris par lui de parler des œuvres merveilleuses qu'il avait faites. Ceci est en parfait contraste avec ceux qui ne sont jamais heureux que lorsqu'ils parlent de leurs bonnes actions. «La plupart des hommes, dit Salomon, vantent leur bonté; mais qui trouvera un homme véritable?» Prov. 20 : 6.

La tendresse du cœur de Christ envers ceux qui sont dans l'affliction et dans l'humiliation est exprimée avec une force remarquable : «Il ne brisera point le roseau froissé, et il n'éteindra point le lumignon qui fume encore.» La plus légère violence peut briser un roseau froissé et éteindre le lumignon qui fume encore; mais Christ n'exercera pas cette violence. Il connaît l'orgueilleux de loin, mais il prend plaisir à faire miséricorde à ceux dont le cœur est humble devant lui.

Ceux qui sont justes à leurs propres yeux ne reconnaîtront jamais leurs fautes et ne recevront jamais le pardon de leurs péchés :

mais ceux qui sentent le fardeau de leur culpabilité et qui, semblables au péager disent : «O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur», trouveront près de Lui le libre pardon de leurs péchés. La compassion de Christ envers ceux qui désirent être délivrés de leurs péchés est infiniment grande. Il dit : «Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai.» Et, «Je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi.» Mat. 11 : 28 ; Jean 6 : 3.

Dans Esaïe 49, nous avons vu l'affliction de Christ parce qu'il était rejeté des Juifs; mais dans Esa. 42, nous avons une prédiction remarquable concernant la fermeté du dessein de Christ de poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise : «Il ne faiblira ni ne ploiera, jusqu'à ce qu'il ait établi le droit en la terre, et que les îles s'attendent à sa loi.» (Trad. de Lausanne.) Cela signifie que rien ne le détournerait de son dessein, jusqu'à ce qu'il ait parfaitement accompli l'œuvre qu'il avait entreprise d'accomplir. Quoique Pierre le reniât et que Judas le trahit, quoique beaucoup de ses disciples se détournassent de lui et ne le suivissent plus (Jean 6 : 66), quoique la nation juive le rejetât et quoique tous ses disciples l'abandonnassent pour s'enfuir lorsqu'il fut livré entre les mains de ses ennemis (Mat. 26 : 56), il demeura encore ferme dans son dessein et devint obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

Les serviteurs de Christ devraient imiter son exemple. Il leur semblera bien souvent que Satan a réussi à causer la ruine de l'œuvre de Dieu, et qu'il ne leur sert à rien de persévérer dans leurs efforts pour sauver les hommes. Mais il en est un plus puissant que Satan, qui a la toute-puissance entre ses mains. Cette œuvre lui appartient et comme il ne fut pas découragé, lorsqu'il était sur la terre, il ne sera pas détourné de son œuvre, jusqu'à ce que le nombre des héritiers du salut sera complet. Alors il cessera de plaider comme grand Souverain Sacrificateur, et il viendra sur notre terre en puissance et en grande gloire. Il détruira ses ennemis; il rendra ses élus immortels; il créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où le juste habitera pendant les âges infinis.

## EVÉNEMENTS

—DU—

TROISIÈME ET DU QUATRIÈME MILLIER D'ANNÉES DE LA GRANDE SEMAINE DE L'HISTOIRE DE L'HOMME.

DEUXIÈME ARTICLE.

I.

La Troisième Période de Mille Ans.

LE troisième millier d'années peut être divisé ainsi qu'il suit : Depuis la naissance d'Abraham, en l'an 2009, jusqu'à son entrée dans la Terre Promise, il y a 75 ans. De cette année jusqu'à la descente de Jacob en Egypte, il y a 215 ans. Le séjour en Egypte fut de 215 ans. Ainsi, 430 ans s'écoulèrent entre la promesse faite à Abraham et le don de la loi. Gal. 3 : 17.

On suppose généralement, d'après Exode 12 : 40, que le séjour des enfants d'Israël en Egypte fut de 430 ans. Mais suivant la lec-

ture de ce passage dans le Pentateuque Samaritain et la Bible des Septante, la période de 430 ans renferme aussi le séjour des patriarches dans le pays de Canaan. Puis les Israélites séjournèrent dans le désert pendant 40 ans; et après cela, 6 ans furent employés pour la conquête et la division du pays de Canaan; ensuite, 450 ans s'écoulèrent, durant lesquels des Juges gouvernèrent, jusqu'à Samuel le prophète. Ainsi, l'appel de Samuel, le prophète, dans l'an 3009, marque le commencement de la dernière moitié des 6000 ans.

Ayant donné un tableau synoptique du troisième millier d'années, nous voulons maintenant reprendre en détail ces importants événements. Le commencement de cette période est marqué par la naissance d'Abraham, l'an 2009, deux ans après la mort de Noé. C'est une erreur commune de supposer, d'après Gen. 11 : 26, qu'Abraham était l'aîné des fils de Taré et qu'il était né lorsque son père était âgé de 70 ans. Car nous apprenons par Gen. 11 : 32 ; 12 : 4 ; Act. 7 : 2-4, qu'Abraham avait 75 ans, lorsque son père mourut, à l'âge de 205 ans. Abraham donc naquit lorsque son père avait 130. Abraham est mentionné le premier dans Gen. 11 : 26, non point parce qu'il était le plus âgé des fils de Taré, mais le plus important. L'événement important qui vient ensuite est l'entrée d'Abraham dans le Pays de la Promesse, à l'âge de 75 ans, 2084 ans depuis la création. Abraham entra ainsi dans le pays de Canaan, parce que Dieu avait promis qu'en lui toutes les familles de la terre seraient bénies. Gen. 12 : 3. Quelques années après l'entrée d'Abraham dans le pays de Canaan, eut lieu la première guerre dont parle l'histoire. Gen. 14. Ismaël naquit lorsque Abraham avait 86, en l'an 2095. Isaac naquit lorsque Abraham était âgé de 100 ans, l'an 2109 après la création. Juste avant la naissance d'Isaac, Sodome fut détruite. Gen. 18 et 19. Sem mourut l'an 2159, lorsque Abraham avait 150 ans. Gen. 11 : 11. Jacob et Esaü naquirent l'an 2169, lorsque Isaac avait 60 ans, et Abraham 160. Gen. 25 : 26. Abraham mourut à l'âge de 175 ans lorsque Jacob était âgé de 15 ans, l'an 2184. Gen. 25 : 7, 8.

Isaac mourut à l'âge de 180 ans, l'an 2289. Gen. 35 : 28, 29. Jacob descendit en Egypte l'an 2299. Moïse était âgé de 80 ans lorsqu'il conduisit les Israélites hors d'Egypte. Ex. 7 : 7. C'était en l'an 2514 après la création. Immédiatement après qu'ils eurent traversé la mer Rouge, Dieu leur donna les dix commandements. Ex. 19 et 20. En conséquence de leur rébellion, ils errèrent dans le désert pendant 40 ans (Act. 13 : 18), et entrèrent dans la Terre Promise en l'an 2554.

Il paraît, d'après Josué 13 et 14, que le pays fut divisé entre les tribus six ans après leur entrée dans le pays. C'était en 2560. Depuis le temps de la division du pays, jusqu'au temps de Samuel le prophète, Dieu donna des Juges à Israël pendant l'espace de 450 ans. Act. 13 : 19, 20. Ceci nous amène à l'appel de Samuel environ l'an 3009. On peut donc dire que la vocation de Samuel marque la fin du troisième millier d'années et le commencement de la quatrième période de mille ans.

II.

La Quatrième Période de Mille Ans.

DIEU appela Samuel à remplir l'office de prophète, aussi bien que celui de juge. Mais lorsque Samuel devint vieux, le peuple craignit que le juge qui lui succéderait fût aussi méchant que les fils d'Héli, et ils demandèrent un roi. 1 Sam. 8 : 1. Dieu leur suscita Saül, mais après un peu de temps, il de-

vint méchant. Nous ne connaissons pas la longueur du règne de Saül, mais il paraît, d'après Act. 13 : 21, 22, que l'espace de 40 ans s'écoula entre l'appel de Samuel et le commencement du règne de David, l'an 3050. David régna 40 ans. 1 Rois 2 : 11. Salomon monta donc sur le trône vers l'an 3090 ap. la création. Salomon commença à construire le temple en la quatrième année de son règne, et le finit dans la onzième année, vers l'an 3101. 1 Rois 6 : 37, 38. Salomon régna 40 ans et mourut vers l'an 3130. 1 Rois 11 : 42.

Lorsque Roboam monta sur le trône, dix des douze tribus se révoltèrent contre lui. 1 Rois 12. Les dix tribus formèrent dès lors le royaume d'Israël; les deux tribus de Juda et de Benjamin formèrent le royaume de Juda. Tous les rois des dix tribus furent des impies, mais le plus impie de tous fut Achab. Durant son règne, Elie, par la puissance de la foi, ferma le ciel afin qu'il n'y eût ni rosée ni pluie pendant trois ans et demi. Luc 4 : 25 ; Jacq. 5 : 17. Elie fut enlevé au ciel vers l'an 3212. 2 Rois 2.

C'était à peu près vers l'an 3320 que Jonas fut envoyé pour prophétiser contre Ninive. Le royaume d'Israël ou les dix tribus furent amenées en captivité vers l'an 3400. 2 Rois 18 : 11, 12. Le royaume de Juda ne prit pas avertissement de la ruine du royaume d'Israël, mais suivit le mauvais exemple des dix tribus; c'est pourquoi Dieu envoya Nébucadnetsar roi de Babylone contre le royaume de Juda, et il détruisit Jérusalem, brûla le temple du Seigneur, et emmena les Juifs à Babylone. C'était vers l'an 3533 après la création. Babylone elle-même fut prise par les Mèdes et les Perses sous Cyrus vers l'an 3582 ou 538 ans av. J.-C. Dan. 5.

Cyrus donna aux Juifs la permission de retourner dans leur pays vers l'an 3584. Esdras 1. L'année suivante, ils commencèrent à reconstruire le temple. Esdras 3. Ce fut environ l'an 3663 qu'Artaxerxès promulgua le décret de reconstruire Jérusalem. Esdras 7. C'est depuis ce décret que les 70 semaines et les 2300 jours de Daniel 8 et 9 doivent être comptés.

Alexandre le Grand renversa l'empire des Perses l'an 331 av. J.-C., ou environ 3789 ans après la création. Après la mort d'Alexandre, son empire fut partagé entre ses quatre principaux généraux, et les Juifs devinrent sujets des rois de Syrie, qui les opprimèrent cruellement. Cela fut la cause de leur première alliance avec les Romains l'an 161 av. J.-C., environ l'an 3959. Ce fut le commencement de l'ascendant que les Romains prirent sur les Juifs. Cette alliance avec les Romains fut renouvelée vingt ans plus tard, vers l'an 3979. Ces rapports avec les Romains causèrent beaucoup de trouble aux Juifs et leur ruine finale. L'alliance entre les Juifs et les Romains peut donc être prise comme marquant la fin de la quatrième période de mille ans après la création du monde.—Voyez le premier livre des Maccabées.

J. N. A.

### VINET SUR L'IMMORTALITÉ.

[CELA intéressera nos lecteurs de savoir que le distingué Prof. Vinet enseignait précisément la même doctrine que nous, concernant l'immortalité de l'homme. Nous trouvons dans la SEMAINE RELIGIEUSE de Genève du 24 déc. 1881 ce qui suit, tiré d'un volume sur la correspondance de Vinet qui vient de paraître.—J. N. A.]

«A vous dire vrai, Madame, je crois que nos lumières naturelles, sur l'immortalité de l'âme sont très-insuffisantes pour nous consoler et nous fortifier, et que ce que les

anciens savaient là-dessus était fort peu de chose, et fort peu consolant. De plus, je ne crois pas à l'immortalité de l'âme, mais à l'immortalité de l'homme, qui est corps et âme, un tout complet et mixte, c'est-à-dire que je crois, avec St.-Paul, à la résurrection de la chair, dogme bien plus rationnel que l'autre. Je ne crois pas non plus, du moins je n'ai pas de preuve, que Dieu ne puisse dissiper ce souffle, effacer cette personnalité, détruire ce moi composé d'un corps et d'une âme (si même c'est un composé). J'ai besoin, pour cette partie de ma foi, comme pour tout le reste, que Dieu se soit manifesté en chair. Otez du monde la charité divine manifestée en Jésus-Christ, ôtez-en cette apparition morale qui subjugue les consciences et les cœurs, tout me devient obscur: je n'ai que des pressentiments vagues, des conjectures, des besoins; mais je n'ai pas cette espérance qui fait vivre, qui donne impulsion, appui et force.»

### LE PREMIER JOUR DE LA SEMAINE

FUT-IL

GRADUELLEMENT SANCTIFIÉ PENDANT LES QUARANTE JOURS D'ACT. 1:3?

I.

Silence remarquable des quatre Évangélistes concernant la sanctification du Premier Jour.

**L**ORSQUE Dieu eut créé les cieux et la terre, il mit à part le septième jour en mémoire de son repos après l'œuvre de la création. «Et Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, parce qu'en ce jour-là il s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée pour être faite.» Gen. 2 : 3. On dit que la sanctification du septième jour a été remplacée par la sanctification du premier jour, en l'honneur de la résurrection de Christ. Si c'était vrai, nous devrions lire dans le Nouveau Testament ces paroles: «Et Dieu bénit le premier jour de la semaine et le sanctifia, parce qu'en ce jour-là Christ ressuscita des morts.»

Mais dans aucun des huit exemples dans lesquels le premier jour de la semaine est mentionné, il n'est parlé de la sanctification ou de la mise à part de ce jour par Dieu, pour un saint usage. Un seul de ces huit exemples constate que Christ ressuscita en ce jour. Mais si le premier jour de la semaine avait été sanctifié en l'honneur de la résurrection de Christ, chacun des quatre évangélistes qui racontent cette résurrection aurait annoncé ce fait. Or tous sont silencieux concernant cette sanctification, et il est donc certain que le jour ne fut jamais sanctifié.\*

Quoique la résurrection de Christ soit un événement de la plus haute importance, le jour particulier de la semaine, dans lequel il se passa est de si peu d'importance qu'un seul des quatre évangélistes en a parlé. Marc 16 : 9. Ni Matthieu, ni Luc, ni Jean ne jugèrent qu'il fût important de dire que Christ ressuscita le premier jour de la semaine. Nous ne disons point que Christ n'est pas ressuscité en ce jour, mais nous appelons l'attention sur ce fait remarquable que trois des quatre évangélistes ont négligé de nous dire que sa résurrection arriva le premier jour, quoique Jean mentionne ce jour deux fois, et Matthieu et Luc une fois chacun. Jean 20 : 1, 19 ; Mat. 28 : 1 ; Luc 24 : 1.

Ainsi, nous avons le fait important qu'au-

(\* NOTE—La résurrection de Christ est un événement digne d'être commémoré, et nous montrerons ci-après que le Nouveau Testament prescrit un mémorial digne de cet événement. Mais l'Esprit de Dieu n'a pas jugé nécessaire de commémorer le jour de la semaine pendant lequel cet événement a eu lieu.

cun des quatre évangélistes ne parle de la sanctification du premier jour de la semaine en l'honneur de la résurrection de Christ; et que trois d'entre eux ne disent pas même clairement qu'il ressuscita en ce jour. Il est aussi digne de remarque qu'aucun des deux exemples dans lesquels le premier jour de la semaine est mentionné dans l'histoire subséquente de l'Église du Nouveau Testament ne met en connexion avec ce jour la résurrection de Christ. Act. 20 : 7 ; 1 Cor. 16 : 2.

Mais pourquoi attachons-nous une telle importance à savoir si le premier jour de la semaine fut sanctifié en l'honneur de la résurrection de Christ? Notre réponse est directe et simple: La sanctification d'un jour par Dieu est l'acte de mettre à part ce jour pour un saint usage. Si donc Dieu a mis à part le premier jour de la semaine en l'honneur de la résurrection de Christ, le Sabbat du premier jour est une institution divine. Mais s'il n'a pas sanctifié ou mis à part pour un saint usage le premier jour de la semaine, alors la célébration de ce jour n'est qu'une institution humaine. Il eût été de la plus grande importance que les quatre évangélistes mentionnassent la sanctification du premier jour de la semaine en l'honneur de la résurrection de Christ, en ce jour, si cette sanctification avait eu lieu. Ils gardent non-seulement le silence concernant la sanctification de ce jour, mais trois d'entre eux négligent même de dire que Christ ressuscita en ce jour. Il est donc certain que le premier jour de la semaine n'est pas un jour que Dieu ait réclamé comme lui étant sacré.

II.

Les actes de Christ le jour de sa résurrection ne furent pas destinés à sanctifier ce jour.

MAIS beaucoup de personnes qui comprennent bien ces faits assurent que le premier jour de la semaine devint une institution divine par un procédé graduel. Elles savent que Dieu n'a pas sanctifié ce jour en l'honneur de la résurrection de Christ, comme il sanctifia le septième jour en l'honneur de la création des cieux et de la terre. Gen. 2 : 3 ; Ex. 20 : 11. Mais elles pensent que diverses circonstances providentielles sanctifièrent graduellement le premier jour de la semaine. Elles reconnaissent que le septième jour demeura Sabbat ou jour sanctifié au Seigneur jusqu'à ce que le premier jour acquit graduellement un degré suffisant de sainteté pour prendre la place du septième.

Le premier acte que l'on suppose avoir contribué à la sanctification du premier jour est le fait que Christ se joignit à quelques-uns de ses disciples assemblés en ce jour. On avance même qu'il établit la coutume de tenir des assemblées religieuses en ce jour; mais rien de pareil ne se trouve dans le témoignage des évangélistes. Notre Seigneur ne réunit pas ses disciples en ce jour pour se joindre à leur culte, quoiqu'il eût pu le faire sans la moindre difficulté. Mais nous apprenons que les femmes qui vinrent au sépulcre de bon matin, virent Christ qui fit dire par elles aux disciples, non point qu'il se joindrait à eux dans une réunion pendant ce jour, mais qu'ils le rencontreraient sur une montagne éloignée en Galilée, rencontre qui ne put avoir lieu qu'après que Christ eut apparu à ses disciples vers la mer de Galilée. Mat. 28 : 9, 10 ; Jean 21 : 1-14.

Les disciples eux-mêmes ne virent Christ le jour de la résurrection que vers la fin de l'après par lui sur le chemin d'Émaüs, comme ils midi, lorsque deux d'entre eux furent rejoints marchaient ensemble. Lorsqu'ils arrivèrent, ils l'invitèrent à s'arrêter et à demeurer avec eux, parce que le jour était sur son déclin. Pendant qu'ils soupaient, Christ se fit con-

naître à eux. Luc 24 : 13-31 ; Marc 16 : 12, 13. Alors les deux disciples se levèrent et retournèrent à Jérusalem, une distance de soixante stades. Luc 24 : 13. Chaque jour de la semaine, suivant la Bible, commence et finit au coucher du soleil. Gen. 1 : 5, 8, 13, 19, 23, 31 ; Lévit. 23 : 32 ; Deut. 16 : 6 ; Lévit. 22 : 6, 7 ; Deut. 23 : 11 ; Marc 1 : 32. Mais le jour était sur son déclin lorsqu'ils arrivèrent à Emaüs, et ce ne fut qu'après avoir soupé qu'ils s'en retournèrent à Jérusalem. Dans cette saison de l'année, au commencement du mois d'avril, le soleil se couche peu après six heures. Le soleil devait donc presque être couché quand ils sortirent pour retourner à Jérusalem, et leur voyage doit avoir duré deux heures. Le premier jour de la semaine a dû être passé avant qu'ils atteignissent Jérusalem.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils apprirent que Pierre avait aussi vu Christ. Luc 24 : 33, 34 ; 1 Cor. 15 : 5. Il doit donc être apparu à Pierre après qu'il eut quitté les deux disciples d'Emaüs, car avant leur départ de Jérusalem, il n'avait été vu que par les femmes. Luc 24 : 22-24. Si notre Seigneur avait résolu de réunir ses disciples pour le culte le jour de sa résurrection, il lui eût été facile de le faire ; mais il ne fit rien de pareil. Il se manifesta trois fois en ce jour, et de la manière suivante : Premièrement il apparut de bon matin à quelques femmes au sépulcre, puis vers la fin du jour, il apparut à deux de ses disciples sur le chemin d'Emaüs ; après cela, il se fit voir à Simon Pierre, comme le jour était près de finir. Lorsqu'il les vit, effectivement ensemble, après le retour des deux disciples d'Emaüs, ce dut être après le coucher du soleil, et le soir qui suit le premier jour de la semaine. Luc 24 : 33-36 ; Jean 20 : 19. Car le premier jour de la semaine au soir, est en effet le commencement du second jour, précisément comme le neuvième jour du septième mois est effectivement le commencement du dixième jour. Lévit. 23 : 27-32.

Lorsque Christ apparut aux dix disciples ce soir-là, ils prenaient leur souper, car ils avaient une demeure commune ; et il leur reprocha leur incrédulité concernant sa résurrection. Marc 16 : 14 ; Act. 1 : 13. Si Christ avait voulu enseigner à ses disciples par son exemple que le premier jour devait être dorénavant leur jour d'assemblée religieuse, et s'il avait eu le dessein de faire de sa conduite, au jour de sa résurrection, un modèle pour la gouverne de ses ministres, dans la direction des assemblées religieuses, il aurait dû agir d'une manière tout autre qu'il n'agit. Il aurait envoyé un message par ces femmes, faisant dire aux disciples de se réunir de bonne heure, et il n'aurait pas attendu jusqu'à ce que le jour fût entièrement passé, avant de se montrer aux dix disciples. Il est donc certain que Christ, au jour de sa résurrection, ne fit point le premier pas pour la sanctification graduelle de ce jour.

### III.

Manifestations de Christ à Thomas et aux dix ; aux disciples près de la mer de Galilée ; et sur une montagne de Galilée.

THOMAS n'était pas avec les disciples lorsque Christ se trouva au milieu d'eux, le soir après la fin du premier jour de la semaine. Jean 21 : 19, 24. Mais huit jours après cette assemblée du soir, Thomas étant avec les disciples, Jésus paraît au milieu d'eux. Jean 20 : 26. Si les mots « huit jours après » signifient exactement une semaine, cette assemblée n'eut pas lieu le premier jour de la semaine, mais le soir au commencement du second jour. Dans cette occasion, Christ ne contribua pas davantage à la sanctification

du premier jour de la semaine, qu'il ne le fit au jour de sa résurrection ; car il ne dit pas un mot concernant le jour, et nous avons montré jusqu'à l'évidence que l'assemblée elle-même n'eut pas lieu au premier jour.

La troisième importante occasion, dans laquelle Christ apparut à ses disciples fut au bord de la mer de Galilée, lorsqu'ils étaient occupés à pêcher, mais le jour de la semaine n'est pas spécifié. Jean 21 : 11-14. Si ce fut le premier jour de la semaine, les faits montrent que Christ ne regardait pas le jour comme ayant été séparé des jours ouvrables. Si ce n'était pas le premier jour de la semaine, il s'ensuit que Christ regardait tout autre jour aussi convenable que le premier jour de la semaine, pour se manifester à ses disciples. Les disciples étaient sans doute allés de Jérusalem en Galilée pour obéir au commandement de Christ qu'ils devaient le rejoindre en Galilée, sur une certaine montagne. Mat. 26 : 32 ; 28 : 7, 10 ; Marc 14 : 28 ; 16 : 7.

Comme son apparition sur les bords de la mer de Galilée fut la troisième réunion importante qu'il eut avec ses disciples (Marc 16 : 14 ; Luc 24 : 33-36 ; Jean 20 : 19-26 ; 21 : 14), son apparition sur la montagne de Galilée doit avoir été la quatrième importante occasion dans laquelle Christ se trouva avec ses disciples, et celle où il fut vu par plus de cinq cents frères en une seule fois. Mat. 28 : 16 ; 1 Cor. 15 : 6. Si cette assemblée eut lieu le premier jour de la semaine, le St.-Esprit ne jugea pas le fait assez important pour l'indiquer. Si ce n'était pas le premier jour de la semaine, alors la plus importante de toutes les apparitions de Christ à ses disciples eut lieu en un jour qui n'a aucune prétention à notre observation. Ce fait fournit la preuve la plus concluante qu'un jour n'est pas sanctifié simplement par le fait de la réunion de Christ avec ses disciples en ce jour.

### IV.

Apparitions de Christ à Jacques ; sur le mont des Oliviers lors de son ascension ; et à Saul près de Damas.

CHRIST fut vu par Jacques, mais nous ne savons pas quel jour ce fut ; ceci montre que le St.-Esprit n'attache aucune importance aux jours particuliers dans lesquels Christ apparut à ses apôtres. 1 Cor. 15 : 7. La seule fois qu'il fut vu après cela par tous ses disciples, fut lorsqu'il les conduisit vers Béthanie, sur la montagne des Oliviers et qu'il monta au ciel en leur présence. Mais nous savons que ceci se passa le jeudi, car c'était quarante jours après sa résurrection. Act. 1 : 1-9. Ceci fut à certains égards la plus importante de toutes ses manifestations, mais elle n'eut pas lieu en l'honneur du premier jour de la semaine. Le fait qu'elle n'eut pas lieu en l'honneur de ce jour montre que c'est une présomption que d'affirmer que le premier jour de la semaine devint un jour sacré parce que Christ, au jour de sa résurrection, fut vu par les femmes au sépulcre, par les deux disciples d'Emaüs, et juste avant le coucher du soleil par Pierre à Jérusalem.

La dernière occasion en laquelle Christ apparut dans le but de rendre ses apôtres témoins de sa résurrection fut son apparition à Saul, dans le voisinage de Damas. Act. 9 : 3-5 ; 22 : 6-8 ; 26 : 12-15 ; 1 Cor. 15 : 8. Ceci ne put avoir lieu le premier jour de la semaine, car Saul ne serait pas sorti de Jérusalem pour un voyage d'environ trois jours qui l'eût obligé d'être en route le jour du Sabbat. Donc cette manifestation de Christ, comme presque toutes les autres, eut lieu quelque autre jour que le premier jour de la semaine.

### V.

Il n'y eut point de Sanctification graduelle du Premier Jour, avant l'ascension de Christ.

QUEL fait avons-nous trouvé pour justifier l'idée que le premier jour de la semaine fut graduellement sanctifié par les diverses manifestations de Christ à ses disciples durant les quarante jours entre sa résurrection et son ascension ? Il y eut six premiers jours durant cette période ; mais nous ne sommes pas sûrs que Christ se montra à ses disciples dans aucun premier jour, excepté en celui où il ressuscita des morts. Et quoiqu'il eût pu facilement réunir ses disciples en ce jour, il ne fut vu que par quelques-uns d'entre eux, avant la fin de ce jour.

S'il avait eu le dessein d'honorer spécialement le jour de sa résurrection en se manifestant à eux, il leur aurait apparu soit uniformément, soit généralement le premier jour de la semaine ; et certainement ses manifestations les plus importantes auraient eu lieu en ce jour. Mais tel ne fut pas le cas, et ses disciples n'auraient pas pu concevoir l'idée qu'il cherchât à honorer le jour par ses manifestations, parce que la plus importante d'entre elles, et même le plus grand nombre de ses apparitions eurent lieu en d'autres jours de la semaine, et parce que notre Seigneur, dans toutes ces occasions garda le silence en ce qui concerne la sainteté du jour.

Comme résultat de l'investigation que nous avons faite jusqu'à présent, nous avons trouvé la preuve conclusive qu'il n'y a aucun acte par lequel Dieu ait mis à part le premier jour, comme il a une fois mis à part le septième jour. Nous avons vu également que si le premier jour fut sanctifié graduellement durant les quarante jours entre la résurrection et l'ascension de Christ, aucune trace de cette sanctification graduelle ne se trouve dans les récits des quatre évangiles. Dans notre prochain numéro, nous examinerons la sanctification graduelle que l'on suppose se trouver dans le livre des Actes. J. N. A.

## PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

### L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 22 : 1-16.

#### L'ARBRE DE VIE ET LE FLEUVE D'EAU VIVE.

VERSETS 1, 2. „Après cela, l'ange me fit voir un fleuve d'eau vive, clair comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau. Et au milieu de la grande place de la ville, et sur les deux bords du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, rendant son fruit chaque mois ; et les feuilles de cet arbre étaient pour la guérison des gentils.“

L'ANGE continue de montrer à Jean les choses merveilleuses de la cité de Dieu. Au milieu de la place de la ville, était l'arbre de vie. La place de la ville doit être dans une des rues principales, car il y a douze portes, et il doit y avoir une rue qui conduise à chacune de ces portes. Mais la place dont il est parlé doit être, comme l'indique l'original, la voie large, la grande avenue. L'arbre de vie est au milieu de cette rue ; mais l'arbre de vie est sur les deux bords du fleuve ; donc le fleuve d'eau vive est aussi au milieu de cette rue de la ville. Ce fleuve procède du trône de Dieu. Le tableau qui se présente à l'esprit est celui-ci : Le glorieux trône de Dieu, au commencement de cette large rue ou avenue ; hors du trône, le fleuve d'eau vive, coulant le long du milieu de la rue, et l'arbre de vie, croissant de chaque côté, et formant une arche haute et magnifique au-dessus de ce fleuve

majestueux et étendant ses branches très-loin de chaque côté. Nous n'avons pas le moyen de déterminer quelle est la largeur de cette grande rue. Mais on verra d'abord qu'une ville de 125 lieues de chaque côté peut consacrer un espace considérable à sa grande avenue.

*L'arbre de vie.* Mais comment l'arbre de vie peut-il être un seul arbre, tout en étant sur les deux côtés du fleuve? 1° Il est évident qu'il n'y a qu'un arbre de vie. De la Genèse à l'Apocalypse, il n'est parlé que d'un seul arbre,—l'arbre de vie. 2° Pour être à la fois sur les deux bords du fleuve, il doit avoir plus d'un tronc, et dans ce cas il doit s'unir dans le haut, ou dans les branches supérieures, de manière à ne former qu'un arbre. Jean, transporté en esprit, et voyant en détail cet objet merveilleux, dit qu'il était sur les deux bords du fleuve.

Et pourquoi regarderait-on un tel arbre comme surnaturel et incroyable, puisque nous en avons un tel exemple sur la terre? L'arbre des banians, espèce de figuier d'Inde a précisément la même forme. *L'Encyclopædia Americana* parle ainsi de cet arbre: «Le *Ficus Indica* (figuier d'Inde ou arbre des banians) a été célèbre depuis l'antiquité à cause de ses branches qu'il laisse tomber jusque sur le sol où elles prennent racines à leur tour et deviennent des troncs qui fournissent d'autres branches, un seul arbre formant ainsi une petite forêt.» C'est ainsi que nous croyons que l'arbre de vie s'étend et se soutient. L'arbre de vie porte douze espèces de fruits et produit des fruits chaque mois, probablement une espèce chaque mois. Ce fait explique la déclaration d'Ésaïe 66 : 23, que depuis une nouvelle lune jusqu'à l'autre, toute chair viendra se prosterner devant l'Éternel. Le mot nouvelle lune devrait être rendu par le mot mois. Les rachetés se rendent dans la ville chaque mois pour partager les fruits de *l'arbre de vie*. Ses feuilles sont pour la guérison des nations: littéralement pour le service des nations.

Verset 3. «Il n'y aura plus là d'anathème; mais Dieu et l'Agneau y auront leur trône, et ses serviteurs le serviront.»

Ces paroles prouvent qu'il est aussi bien question de Dieu le Père que du Fils. Le mot *sa* dans cette phrase «ils verront sa face», se rapporte au Père, comme nous l'apprend le chap. 14 : 1.

Versets 4-7. «Ils verront sa face, et son nom sera écrit sur leurs fronts. Il n'y aura plus là de nuit, et ils n'auront point besoin de lampe, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera; et ils régneront aux siècles des siècles. Il me dit ensuite: ces paroles sont certaines et véritables; et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange pour déclarer à ses serviteurs ce qui doit arriver dans peu. Voici, je vais venir bientôt; heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre!»

Ici nous avons de nouveau la déclaration qu'il n'y aura point de nuit dans la ville, car le Seigneur Dieu sera la lumière de la place. Le verset 7 prouve que Christ est celui qui parle, fait dont il est spécialement important de se souvenir lorsqu'il est question du verset 14. Garder les paroles de la prophétie de ce livre, c'est obéir aux devoirs qui sont indiqués par rapport aux prophéties, comme par exemple dans le chapitre 14 : 9-12.

Versets 8-12. «C'est moi, Jean, qui ai vu et qui ai ouï ces choses. Et après les avoir ouïes et vues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les montrait, pour l'adorer. Mais il me dit: Garde-toi bien de le faire; car je suis ton compagnon de service, et celui de tes frères les prophètes, et de ceux qui gardent les paroles de ce livre. Adore Dieu. Il me dit aussi: Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre; car le temps est proche. Que celui qui est injuste, soit encore injuste; que celui qui est souillé, se souille encore;

que celui qui est juste devienne encore plus juste; et que celui qui est saint, se sanctifie encore davantage. Or, voici, je vais venir bientôt, et j'ai mon salaire avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres.»

Concernant les remarques du verset 9, voyez ce que nous avons dit à l'égard du chap. 19 : 10. Au verset 10, il est dit à Jean de ne point sceller les paroles de la prophétie de ce livre. La théologie populaire dit que le livre est scellé. Il s'ensuit de deux choses l'une: Ou Jean a désobéi à ses instructions, ou la théologie populaire accomplit les paroles d'Ésaïe 29 : 10-14. Le verset 11 prouve que le temps d'épreuve est terminé et que le sort de tous les hommes est invariablement fixé avant la venue de Christ, car dans le verset même qui suit, Christ dit: «Voici; je vais venir bientôt.» Quelle présomption dangereuse et folle de prétendre qu'il y aura un temps d'épreuve, (\*) après cet événement! Christ vient avec son salaire, pour rendre à chacun selon ses œuvres, ce qui est une autre preuve concluante qu'il ne peut y avoir aucun temps d'épreuve après cet événement; car tous les impies vivants, «ceux qui ne connaissent point Dieu», les païens, et «ceux qui n'obéissent point à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ», les pécheurs des pays chrétiens, (2 Thess. 1 : 8), seront frappés de destruction par Celui qui viendra alors avec des flammes de feu, pour se venger de ses ennemis.

Versets 13, 14. «Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui font ses commandements, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et d'entrer par les portes dans la ville!»

Christ se nomme ici lui-même l'Alpha et l'Oméga. Appliquée à Lui, l'expression doit être prise dans un sens plus limité que lorsqu'elle est appliquée au Père, comme au chap. 1 : 8. Christ est l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin du plan du salut. Le verset 14, comme nous l'avons fait remarquer est le langage de Christ. Les commandements dont il parle sont ceux de son Père. Cela ne peut avoir rapport qu'aux dix commandements donnés sur le mont Sinaï. Il prononce une bénédiction sur ceux qui les gardent. Ainsi, dans le dernier chapitre de la Parole de Dieu, et vers la fin du dernier témoignage que le Témoin vrai et fidèle a laissé à son peuple, il prononce solennellement une bénédiction sur ceux qui gardent les commandements de Dieu. Que ceux qui croient à l'abolition de la loi considèrent bien ce fait.

Verset 15. «Mais dehors seront les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les meurtriers, les idolâtres, et quiconque aime la fausseté et qui la commet.»

Le chien, dans la Bible, est le symbole d'un homme éhonté et impudent. Qui est-ce qui désirerait être en compagnie de ceux qui seront laissés hors de la cité de Dieu! Pourtant, combien n'y en aura-t-il pas qui seront condamnés comme idolâtres, combien comme commettant la fausseté, et combien plus encore seront condamnés comme aimant les mensonges et se plaisant à les colporter!

Verset 16. «Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Églises. Je suis le rejeton et la postérité de David, l'étoile brillante du matin.»

Jésus rend témoignage de ces choses dans les Églises, ce qui montre que le livre entier de l'Apocalypse est donné aux sept Églises; c'est une autre preuve incidente que les sept Églises représentent l'Église chrétienne à travers l'entière dispensation évangélique.

(\*) Ce qu'on entend ici par temps ou période d'épreuve (en anglais PROBATION) est le temps pendant lequel il est possible à l'homme de se convertir et de se réconcilier avec Dieu.—RÉDACT.

Christ est la postérité de David, et il apparut sur la terre dans la ligne des descendants de David. Il est le rejeton de David parce qu'il est le grand antitype de David, et il est l'auteur et le conservateur de toutes choses. U. S.

## RÉTABLISSEMENT

—DU—

POUVOIR TEMPOREL DU PAPE.

ON s'est beaucoup occupé, ces derniers temps, dans le monde politique, du rétablissement du pouvoir temporel du pape, perdu depuis l'année 1798, lors de l'entrée du général Berthier dans Rome, et de l'emprisonnement du saint Père. L'Allemagne assure vouloir prêter au St.-Siège son concours énergique—concours qui ne plait pas au peuple italien qui préfère son indépendance et la souveraineté de l'Etat à la puissance temporelle du pontife qui a toujours été préjudiciable à la liberté de l'Italie;—l'histoire en fait foi.

Nous croyons que l'Italie, pas plus que personne au monde, n'a à craindre le rétablissement de la puissance perdue du pape. Car, si nous voulons croire les révélations prophétiques, qui se sont toujours si merveilleusement accomplies, et qui font la gloire et l'autorité du Livre sacré, le pape ne doit plus jamais posséder de puissance terrestre, son sort étant de diminuer jusqu'à la fin. Voici en effet ce que nous en dit Daniel le prophète; «Il détruira les saints du Souverain et pensera de pouvoir changer les temps et la loi; et les saints seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et des temps et une moitié de temps. Mais le jugement se tiendra et on lui ôtera sa domination, en le détruisant et en le faisant périr jusqu'à en voir la fin.»

La destinée de la puissance papale était donc limitée à un temps, deux temps et une moitié de temps, qui sont trois ans et demi, soit 1260 jours qui, dans le langage prophétique, font 1260 années. La papauté a-t-elle bien possédé le pouvoir pendant cette période-là?—Oui, et voici comment: L'empereur Justinien fit en 533 un édit qui faisait de l'évêque de Rome le chef de toutes les églises; mais cet édit ne put avoir son effet avant que les Ostrogoths Ariens (la dernière des trois cornes arrachées par la petite corne), qui y mettaient opposition, fussent expulsés de la ville de Rome. Ceci arriva en 538 ap. J.-C.

Le pape n'eut ainsi de véritable puissance temporelle que depuis lors. Eh bien! depuis 538 jusqu'en 1798 où le pape perdit sa puissance, il y a juste . . . 1260 années;—Et notons bien que, d'après les paroles de la prophétie, «Et les saints seront livrés dans sa main», ce fut pendant ce temps-là que la papauté, au moyen de l'inquisition et des dragonnades, persécuta à outrance, comme chacun le sait, les vrais serviteurs de Dieu, au nombre desquels se trouvaient les Vaudois du Piémont, les Huguenots et tant d'autres, dont le nombre s'élève à plusieurs millions qui furent victimes de ce pouvoir sanguinaire et exécrationnel.—Quoi donc de plus vrai et de plus sûr que la prophétie? Et si elle nous a indiqué avec une précision extraordinaire la durée de la puissance papale, nous pouvons l'en croire, lorsqu'elle nous dit qu'elle ne se renouvellera plus.

En effet, depuis 1798 un jugement divin semblable à d'autres jugements de nations que les Écritures nous mentionnent (Act. 7 : 7), pèse sur la papauté. Sa domination lui fut enlevée, sa suprématie brisée et elle demeura dès lors dans un état de dépérisse-

ment continuuel qui durera jusqu'à la fin. « On lui ôtera, dit la prophétie, sa domination... jusqu'à en voir la fin. » Elle existera pourtant toujours, quoique ne possédant que l'ombre de son ancien prestige, jusqu'à l'avènement de Christ qui l'anéantira par l'éclat de son avènement. 2 Thess. 2 : 8. Ainsi il est bien clair d'après Dan. 7 : 26, et chacun en conviendra, que non-seulement la prophétie sur la décadence continuelle de la puissance papale depuis 1798, a été, jusqu'ici, accomplie à la lettre, mais qu'elle s'accomplit encore maintenant d'une façon remarquable. Car qui niera que la papauté n'ait été depuis dans un état de décadence continuelle? On a vu en 1848, lors de la proclamation de la république à Rome, le pape s'enfuir à Gaëte et le trône pontifical recevoir là un coup de mort.

En 1870, lorsque Napoléon III qui par ses baïonnettes, conservait le pape sur son trône, subit l'humiliante défaite que l'on connaît, dans sa guerre avec la Prusse, l'on vit s'envoler le dernier soutien de la papauté. Le roi Victor Emmanuel, saisissant alors l'occasion d'exécuter son rêve, l'unité de l'Italie, s'empara de Rome, et en fit la capitale de son royaume. C'est alors que s'évanouit le dernier vestige de la puissance temporelle de l'Évêque de Rome, qui devait, d'après Victor Emmanuel, ne jamais être rétablie. Depuis lors, le pape a été véritablement prisonnier dans son palais. Aussi, Léo XIII, à l'instar de Pie IX, son prédécesseur, s'en plaint-il amèrement dans la plupart de ses discours.

Tel est le sort qui était réservé à la papauté à cause des blasphèmes qu'elle a prononcés contre le Souverain. Car quelles paroles et quelles actions pouvaient être d'une présomption plus blasphématoire et plus insultante que de se déclarer infallible, et de revêtir un mortel des prérogatives de la Divinité? Tous les décrets de la Providence ont été maintenant accomplis sur la papauté sauf la dernière scène; il ne reste plus que l'acte de dénouement, le couronnement de ce drame émouvant, qui est l'avènement de Jésus-Christ qui l'anéantira par le souffle de sa bouche et par l'éclat de son apparition; après quoi la bête et ses adorateurs, à la seconde résurrection, seront jetés dans l'étang ardent de feu et de soufre, et les saints du Très-Haut prendront possession du Royaume. J. V.

### RÉPONSE A DES CORRESPONDANTS.

UN correspondant nous accuse de faire du Sabbat notre Schibboleth. Il veut dire que nous jugeons et condamnons tous ceux qui n'observent pas le quatrième commandement. Mais nous ne faisons rien de cette sorte. Nous sommes parfaitement convaincus qu'on devrait obéir au quatrième commandement et nous voyons avec peine que ce commandement est généralement transgressé; nous sommes donc contraints d'appeler l'attention de tous les hommes au témoignage de la Bible sur ce sujet, et de leur faire comprendre l'importance du devoir de l'obéissance. Lorsque nous avons fait cela notre responsabilité est couverte. Nous ne jugeons personne. Nous connaissons la puissance du préjugé et de l'éducation, et nous n'avons pas la disposition de dire que les personnes qui sont lentes à comprendre que le quatrième commandement a été perverti par la tradition des anciens, manquent de droiture, ou possèdent un esprit de rébellion contre Dieu.

Mais notre correspondant nous fait une objection encore plus formidable. Il dit que

la prédication des commandements de Dieu et la doctrine du prochain avènement de Christ créera une nouvelle secte. Mais nous répliquons en demandant pourquoi cela devrait créer une nouvelle secte? Nous ne savons pas à quelle église ou secte notre ami appartient, mais nous voudrions lui dire: Si vous pouvez garder les commandements de Dieu parmi ceux au milieu desquels vous vous trouvez maintenant, et si vous pouvez avoir le privilège de parler des signes du prochain avènement de Christ, alors restez où vous êtes; vous n'êtes pas appelé à quitter ceux avec lesquels vous êtes associés, et nous n'avons nul désir que vous le fassiez.

Tout ce que nous désirons, c'est que vous gardiez les commandements de Dieu et la foi de Jésus. Si vous ne pouvez pas faire cela en conservant vos relations telles qu'elles sont, alors une question se présente à votre décision: Quel est le plus grand mal, ou de vivre en transgressant les commandements de Dieu le sachant et le voulant, ou de former d'autres relations où vous pourriez librement obéir à Dieu? Mais on répond qu'il n'y aurait pas de trouble si ceux qui prêchent maintenant sur ce sujet voulaient seulement se taire; une tranquillité parfaite, et l'union prévaudraient et rien ne troublerait la paix publique.

S'il n'y avait point de jour de Jugement, il vaudrait certainement mieux pour nous d'agir suivant cette suggestion, et de ne pas troubler les autres en leur disant qu'ils désobéissent à Dieu. Mais nous voyons partout les hommes transgresser le quatrième commandement, et comme Dieu nous a donné de comprendre la signification de ce commandement et son obligation sacrée, nous nous sentons responsables pour la transgression de notre prochain, jusqu'à ce que nous lui ayons communiqué la lumière que Dieu nous a fait connaître.

Un autre correspondant appelle notre attention sur le fait que le terme grec pour jour du Seigneur dans Apoc 1 : 10, n'est pas le même que celui de 1 Thess. 5 : 2. Nous connaissons parfaitement ce fait. Mais le terme jour du Seigneur dans 1 Thess. 5 : 2, signifie jour du Jugement, tandis que le terme jour du Seigneur, dans Apoc. 1 : 10 signifie ce jour de la semaine que le Seigneur a mis à part en son propre honneur. Dans Apoc. 1 : 10, Jean a employé un adjectif pour désigner le jour en question. Mais on ne peut mettre en doute que ces paroles ne veuillent dire ceci: Le jour qui appartient au Seigneur. On ne peut non plus mettre en question que ce jour soit celui qui est sanctifié en mémoire du Créateur, si la Bible doit décider ce point.

Notre correspondant exprime aussi l'opinion que la coutume durant la période de près de deux mille ans a donné une si grande force à l'observance du premier jour, qu'il est inutile de réclamer en faveur du septième jour. Mais l'histoire de l'observation du premier jour montre, comme nous le prouverons ci-après, que la sainteté de ce jour a grandi d'un petit commencement, comme l'autorité du Souverain Pontife, et que leur origine fut presque simultanée. La coutume et la tradition ont rendu le Souverain Pontife immensément puissant, mais son autorité est une fraude, parce qu'elle ne tire pas son origine d'un décret de Dieu, mais de l'apostasie et de la rébellion de l'homme.

La coutume et la tradition ont aussi fait du premier jour de la semaine une institution qui a une très-grande influence parmi les hommes. Mais ce n'est pas une divine institution, parce que son origine ne repose point sur l'autorité divine. Le Sabbat a une

antiquité de 6000 ans. C'est une institution divine, parce que l'acte même qui lui a donné l'existence fut l'acte de Dieu, bénissant et sanctifiant le septième jour, parce qu'en ce jour il s'était reposé de toute son œuvre. Et il n'y a jamais eu d'époque où Dieu n'ait eu de témoins observant l'ancien Sabbat.

### L'UNION GÉNÉRALE

FAISANT BANQUEROUTE.

UN désastre financier vraiment inouï vient de se produire à Paris. L'Union Générale vient de faire faillite avec un déficit qu'on évalue à 200 millions. Cette société, ayant à sa tête les sommités du parti catholique et légitimiste, était, dans toute la force du terme, une banque catholique. Voici d'ailleurs un extrait du prospectus qui ne laisse aucun doute à ce sujet:—

*Les Fondateurs de la Société de l'UNION GÉNÉRALE ont obtenu la faveur d'une bénédiction spéciale et autographe de Notre Vénérable Saint-Père.*

BUT DE LA SOCIÉTÉ L'UNION GÉNÉRALE.

« Grouper et transformer en un levier puissant les capitaux des catholiques.

« Créer un réservoir central de ces capitaux et, par suite, une force d'action.

« Centraliser les affaires financières des Evêchés, des Communautés, du Clergé, des Missions et des particuliers.

« Être un intermédiaire utile et dévoué qui procurerait au prêteur des placements réunissant la sécurité et un revenu équitable et aux emprunteurs toutes les facilités compatibles avec la prudence et la ponctualité.

« Ouvrir aux Evêchés, Corporations, Communautés et aux Œuvres catholiques l'accès d'un crédit sagement étudié, et leur procurer l'appui financier qui leur manque si souvent.

« Donner l'influence de son intervention, de ses relations et de ses connaissances spéciales à la création et au développement des Œuvres reconnues utiles et saines. »

On le voit, rien de plus catholique que le but poursuivi par l'Union Générale. Aussi, sous le patronage des évêques et des curés, les fonds affluèrent dans la caisse. Aujourd'hui, la caisse est vide, deux administrateurs sont en prison, et une foule de gens sont ruinés. Le désastre atteint surtout les cléricaux.

On dit que les jésuites et les autres congrégations dissoutes par les décrets du 29 mars y perdent bon nombre de millions, et que le comte de Chambord lui-même y a quelque peu ébréché sa fortune. Mais combien d'autres naïfs sont totalement ruinés! Et cependant le pape infallible avait donné sa bénédiction. Hélas! elle n'a garanti personne!—*Le Témoin de la Vérité.*

### LE SOLEIL COUCHANT.

RAR J. G. MATTESON PASTEUR.

LE soleil de la miséricorde divine est sur son déclin. Le temps d'épreuve touche à sa fin. Si nous désirons faire quelque chose pour le service de Dieu, il faut le faire tout de suite. La nuit vient en laquelle nul homme ne peut travailler. Elle approche beaucoup plus rapidement que nous ne le supposons. Nos vies ne tiennent qu'à un fil bien faible. Notre existence est incertaine. Les portes

de *hades* sont toutes grandes ouvertes. Chaque heure emporte dans la tombe 3600 créatures humaines. Nous ne devons point nous étonner si l'ange de la mort vient bientôt frapper à notre porte. Des événements étranges se passent autour de nous, dans la nature, parmi les royaumes et les nations de ce monde et parmi le peuple de Dieu. Les chaînes prophétiques s'achèvent anneau après anneau. Les signes des temps illuminent le sentier des saints. La voix d'avertissement de Dieu retentit avec solennité. Le dernier message de miséricorde fait appel à la ferveur et à la diligence. Le reste du peuple de Dieu s'est assoupi trop longtemps sous le charme de la terre. Le soleil de miséricorde va se coucher. La nuit de douleurs—le jour du Jugement—approche à pas de géant. Bientôt le Seigneur vomira de sa bouche les tièdes.

Réveillez-vous! Si vous voulez servir Dieu, servez le maintenant. Si vous avez l'intention de souffrir avec Christ, le moment est venu. Si vous désirez remporter la victoire sur les désirs corrompus et les habitudes du vieil homme, renoncez y maintenant complètement. Ne souffrez aucun délai, mettez-vous sérieusement à l'œuvre. Soyez droits envers Dieu et envers vous-mêmes; autrement vous pourriez être bientôt placé à la gauche, et obligé d'entendre ces paroles terribles: «Retirez-vous de moi, maudits!»

Satan est souvent modéré quand il peut avancer ses propres desseins. Il ne demande pas le cœur entier; un petit coin seulement, une petite place pour s'y tenir. Sa demande ne paraît pas déraisonnable. Vous l'écoutez, en qualité d'ancienne connaissance. Combien cela durera-t-il? Vous entreprenez une œuvre dangereuse. Vous êtes en danger de perdre la couronne de gloire.

Etes-vous préparé pour la venue du Seigneur? Répondez à cette question par oui ou par non. Si vous n'êtes pas préparé, combien de temps attendrez-vous encore, avant de laver votre robe dans le sang de l'Agneau, et de purifier votre cœur des taches du péché? Combien attendrez-vous encore pour remplir votre âme d'amour céleste, de sorte que vous puissiez vous réjouir d'aller à la rencontre du Roi des rois? Que ferez-vous quand votre lampe s'éteindra? A quoi serviront toutes vos prières et vos sacrifices, si à la fin vous êtes jeté dans le lac de feu?

Dites-vous que vous ne pouvez pas faire plus que vous ne faites? Considérez ceci sérieusement: Votre Sauveur vous dit de résister et de lutter contre le péché jusqu'au sang. Vous rappelez-vous ce qu'il a fait pour vous? Voyez sa tête sacrée, couronnée d'épines. Considérez-le dans l'agonie de la mort, gémissant sous le fardeau de vos péchés. Voyez l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde; écoutez son dernier cri d'agonie: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Ne sentez-vous pas que Christ a dû faire de grands efforts pour porter vos péchés? Vous devez donc aussi faire de grands efforts pour les surmonter.

Considérez combien vous vous donnez de peine et que de choses vous endurez pour l'avantage de vos intérêts temporels. Montrez-vous autant de diligence pour les choses spirituelles? Etes-vous plus intéressé à vous préparer à aller à la rencontre de Dieu qu'à vous occuper des affaires terrestres? S'il en est ainsi, vous pouvez travailler pour le Seigneur et vous pouvez prier avec ferveur. Vous pouvez marcher malgré les ténèbres et les difficultés. Alors vous ne vous reposerez point avant que les rayons de la précieuse lumière du sanctuaire aient illuminé votre esprit. Alors vous pourrez souf-

frir avec Christ et travailler pour lui, car votre cœur sera réchauffé par son amour infini. Alors vous pourrez mortifier la chair et glorifier Dieu, tout en vous efforçant de sauver les pécheurs.

Cher lecteur, le soleil de la miséricorde est sur son déclin. Si vous pensez faire quelque chose pour Jésus, faites-le maintenant, avant qu'il soit trop tard. Que Dieu veuille vous sanctifier parfaitement, et que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps soit conservé saint et irrépréhensible pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ.

A. P.

### A QUOI PAUL ESTIMAIT LES DIGNITÉS DE CE MONDE.

PAR GEO. I. BUTLER, PÂTEUR.

POUR déterminer l'intérêt relatif que nous devrions montrer pour ce monde, et pour le monde à venir, nous devons comprendre leur valeur relative. Des millions de personnes font une fatale erreur à cet égard. Le monde leur paraît si beau, si brillant, si désirable et si estimable, qu'ils se sentent poussés à faire les plus grands efforts pour obtenir ses richesses, ses plaisirs et ses honneurs. Cette vie leur semble sans aucune valeur, si elles n'acquièrent ces choses. La vie à venir leur paraît sombre, ténébreuse et chimérique. Théoriquement, elles admettent la possibilité d'une autre et meilleure vie; mais elle leur semble si incertaine et si éloignée, que les efforts faits pour l'obtenir leur paraissent inutiles. Nous travaillons toujours pour ce qui nous semble avoir une plus grande valeur. Il est donc important que nous ayons des vues correctes concernant la valeur relative des deux mondes.

Quelle opinion pourrait avoir plus de valeur que celle de l'apôtre Paul? C'était un grand voyageur. Il avait vu la vie dans toutes ses positions; il avait été en rapport avec des hommes de lettres, avec des princes et des gouverneurs. Il était lui-même un homme d'une grande capacité. Ses écrits qui ont plus de dix-huit cents ans sont lus maintenant avec un grand intérêt par les hommes du plus grand talent. C'était un homme inspiré de Dieu pour instruire ceux qui vivaient sous la dispensation évangélique. «Ce n'est pas que je ne pusse aussi me confier en la chair. Si quelqu'un croit qu'il a sujet de se confier en la chair, j'en ai encore davantage; moi qui ai été circoncis le huitième jour, qui suis de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu descendu des Hébreux, pharisiens en ce qui regarde la loi; à l'égard du zèle ayant persécuté l'Eglise, à l'égard de la justice de la loi étant sans reproche. Mais ce qui m'était alors un gain je l'ai regardé comme une perte à cause de Christ. Et même je regarde toutes les autres choses comme une perte en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui je me suis privé de toutes ces choses, et je ne les regarde que comme des ordures, pourvu que je gagne Christ.» Phil. 3:4-8.

Si nous voulons considérer en détail les choses que Paul énumère ici, nous verrons qu'elles embrassent ce qui était le plus estimé au temps où il vivait—que la possession de ces choses comprenaient les dignités mondaines, la popularité, la richesse et tout ce que le monde considérait comme précieux. Joint à cela, Paul possédait une grande énergie de caractère et un grand talent. Il n'y avait personne vivant parmi son peuple dont la future carrière promettait davantage. Quel brillant avenir se présentait à

ce jeune homme, lorsqu'il partit pour Damas, rempli de zèle pour la religion de ses pères! Mais après que Christ se fut révélé à lui et qu'il eut vu qu'il combattait contre Dieu, quel changement se fit en lui. A partir de ce moment, sa vie est en parfait contraste avec ce qu'elle était auparavant. Il mit de côté honneurs, richesses et plaisirs, comme étant de peu de valeur, et accepta sans murmurer une vie de lutte, de difficultés et de persécution. Nous admettons que Paul a obtenu un plein succès dans sa carrière évangélique. Il s'écrie à la fin de sa vie: «J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Au reste, la couronne de justice m'est réservée.»

La principale raison pour laquelle il réussit dans sa vie, c'est qu'il estimait convenablement la valeur de cette vie et de celle qui est à venir. Il obtint une vue du monde meilleur qui éclipsait complètement toutes les dignités terrestres. Et comme autrefois Abraham qui par la foi vit la cité qui a des fondements et en fut réjoui, il fit profession dès lors d'être «étranger et voyageur», se souciant peu des choses de la terre, ainsi Paul renonça aux espérances mondaines, les considérant comme n'ayant pas plus de valeur que la boue des rues, en comparaison de l'excellence de la gloire qui lui était réservée.

Le mondain donne tout son cœur à ce monde. Ses attractions sont tout pour lui. Semblable à un homme absorbé par les frivolités de la terre, il ne lève jamais les yeux pour considérer la couronne de gloire qui est au-dessus de sa tête,—la couronne de gloire éternelle. Le chrétien au cœur partagé hésite entre les deux mondes, faisant parfois des efforts pour gagner le meilleur, mais regardant toujours en arrière avec des yeux pleins d'envie vers les plaisirs, les honneurs et les richesses de la vie. Il ne peut réussir parce que dans telles circonstances ses efforts ne sont pas proportionnés à la valeur du monde à venir. Nous voyons comment Paul envisageait les choses. Qui a raison? Qui est le plus sensé? La vie la plus longue est encore très-courte, ses richesses sont incertaines et ne peuvent satisfaire. Ses plaisirs ne peuvent non plus contenter. Ses honneurs sont comme le mirage du désert. C'est un monde rempli de maladie, de déception, de souffrance, de péché de misère et de mort. Nous ne pouvons point échapper à quelques-unes de ces choses, et comme la fin arrive promptement!

Le monde à venir est éternel; jamais une larme n'y sera répandue. On n'y connaîtra pas la souffrance. Aucune sécheresse, aucun fléau n'y arrivera. Les bons seuls y habiteront. De glorieuses demeures attendent les fidèles, et des fleurs qui ne flétrissent jamais. «Je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé», dit la Sainte Ecriture. Qui a raison? Le mondain, le chrétien au cœur partagé ou Paul, le grand apôtre? Il comptait toutes les choses terrestres comme des pertes, pourvu qu'il pût gagner Christ, car en lui, toutes ces bénédictions futures seront données. Donnons à chaque monde sa véritable valeur. Alors nous serons des chrétiens fervants et dévoués, et nous obtiendrons à la fin la couronne de gloire immortelle.

### MISSION SCANDINAVE.

Nous sommes heureux de pouvoir dire que la mission du pasteur J. G. Matteson et d'autres frères en Norvège, en Suède et en Danemark prospère rapidement, et qu'il y a maintenant dans ces contrées plusieurs cen-

taines de chrétiens qui gardent les commandements de Dieu et croient au prochain avènement de Christ. Le pasteur Matteson publie à Christiana, Norvège, un journal nommé *Tidernes Tegn* que nous recommandons à tous ceux qui connaissent la langue danoise. Nos frères d'Amérique publient à Battle-Creek, Michigan, un journal en langue suédoise, pareil au journal de frère Matteson. Il porte le nom de *Advent Hårölden*. Ils publient aussi un journal en allemand, *Die Stimme der Wahrheit*, et en hollandais un journal intitulé *De Stem der Waarheid*. Si parmi nos lecteurs, quelqu'un voulait souscrire pour l'un de ces journaux, nous nous ferons un plaisir de le lui procurer.

### QUE LISEZ-VOUS ?

—ET—

QUE LAISSEZ-VOUS LIRE A VOS ENFANTS ?

GENÈVE, Février 1882.

CHERS CONCITOYENS !

NOUS venons vous rendre attentif à l'un des dangers les plus sérieux de l'époque où nous vivons. Ce qui nous y détermine, c'est qu'ils s'agit de deux causes sacrées : celle de nos enfants et celle de notre pays.

Nous sommes frappés d'une véritable épidémie de détestables publications, car ils sont mauvais ces romans qui, sous prétexte de peindre l'homme et la nature, calomnient l'un et l'autre, en étalant à plaisir les hontes de la nature humaine. Nous n'estimons pas moins funestes à la santé de l'âme ceux qui poétisent le vice, célèbrent en beau style les voluptés grossières, et ne disent mot des amertumes, des flétrissures qui sont le salaire du péché. Ce qui les caractérise tous, c'est qu'ils sont un ferment de démoralisation. Tranchons le mot, ils excitent les passions impures ; en sorte que nous avons le droit de les appeler mauvais dans toute la force du terme. Comment ne seraient-ils pas, dès lors, un péril pour tous, et d'une manière très-spéciale pour la jeunesse de nos villes et de nos campagnes ? Figurez-vous un enfant de quinze ans ouvrant un de ces livres empoisonnés. Il le lit, il le dévore ; le mal lui est révélé sous un aspect séduisant et menteur, et il sort de cette lecture avec une conscience ébranlée, affaiblie, avec des convoitises qu'il n'avait pas connues jusqu'à ce moment ; les saintes affections, la foi chancellent dans son âme. L'ambition, la soif du plaisir, le goût du jeu y auront peut-être pris naissance ; les premières chutes morales sont préparées, l'avenir est compromis ! A-t-il trouvé, par hasard, le mauvais roman qui a causé ces ravages sur la table de travail de son père et de sa mère, dans la Revue ou dans le feuilleton de journal qu'ils reçoivent, quel scandale alors, et quels risques que leur autorité morale n'ait subi à ses yeux un échec dont elle ne se relèvera pas !

Les faits, oui, de tristes faits montrent, hélas ! que nous n'exagérons point.

Des crimes atroces, perpétrés par des enfants ont épouvanté naguère le monde ; eh bien ! savez-vous quel complice ont désigné ces jeunes criminels ? Le mauvais livre, le livre corrupteur. N'y a-t-il pas là toute une révélation ? . . . Si des lectures condamnables ont déposé dans ces âmes le germe de monstrueux écarts, n'ont-elles pas pu produire chez des milliers d'autres des résultats funestes, quoique moins apparents peut-être ?

Voyez les gravures légères qui s'étalent parfois derrière les vitrines de nos kiosques, les publications qui se vendent dans nos

gares, publications dont le titre est déjà une amorce pour les plus bas instincts ; songez que ces récits honteux pénètrent dans les maisons de nos villes et dans nos villages, même dans les chalets de nos montagnes, et dites s'il n'y a pas là de quoi vous alarmer pour peu que vous ayez à cœur la cause de la moralité publique. Voilà ce qui menace vos enfants, ces enfants au front pur, au regard sans détour, que la contagion d'un livre malsain, la vue d'une image indécente, peuvent flétrir à jamais.

Devant un danger si grand, que faire ? s'endormir, se croiser les bras ? Mille fois non ! — Ne restons pas dans une lâche inertie. — Combattre, c'est le devoir. L'espérance, c'est de vaincre avec l'aide de Dieu.

Et d'où tirerions-nous nos armes, si ce n'est du foyer de la famille directement menacée dans ses intérêts les plus légitimes ? Qu'il se fasse donc une sainte et libre alliance des pères, des mères et des maîtres, contre le débordement des livres immoraux !

Surveillons, dirigeons les lectures de nos enfants. Bannissons les livres fades qui, n'ayant d'autre mérite que de bonnes intentions, rendent la vertu tantôt ridicule, tantôt ennuyeuse. Ne souffrons pas que ceux dans lesquels l'imagination joue le principal rôle prennent chez nous la place d'honneur qui doit revenir aux ouvrages sérieux, substantiels et instructifs. Proscrivons résolument ceux qui sont suspects. Au cas que notre profession ou le désir d'étudier le cœur humain nous entraîne à les feuilleter, ne les laissons pas plus à la portée des êtres chéris que le Ciel nous a confiés, que nous y laisserions du phosphore ou de l'arsenic. Que le mal, s'il leur est présenté, le soit toujours sous ses vrais couleurs, et avec la ferme protestation d'une conscience indignée. Ils seront alors assez armés pour le vaincre, ou, tout au moins, suffisamment éclairés pour lui opposer leur mépris.

Un regard enfin sur notre chère patrie. Elle subit une redoutable invasion. La France, ce noble pays qui nous envoie depuis longtemps des trésors scientifiques et littéraires que nous sommes les premiers à admirer, la France nous inonde aussi d'ouvrages à tendances relâchées, de romans frivoles et dangereux. Résistons à cet ennemi, tout pacifique qu'il est. On interdit avec raison le débit des vins et des comestibles nuisibles à la santé ; qu'on soumette également les livres étrangers à un contrôle sévère ! Il y va de la conservation des mœurs nationales. Maintenons la loi du Dieu de l'Évangile, cette base des familles et des peuples, dont le renversement conduit aux catastrophes sanglantes et aux hontes suprêmes. N'introduisons pas l'adversaire, c'est-à-dire le mauvais livre, dans la place ; n'encourageons pas ceux qui le colportent chez nous. En agissant ainsi, nous ferons œuvre de chrétiens, de bons chefs de famille et de vrais patriotes :

Au nom du Comité genevois contre la littérature immorale.

Alexandre LOMBARD, *président*.

J.-L. BOISSONNAS, *secrétaire*.

J.-P. DARDIER, *trésorier*

Au nom du Comité neuchâtelois,

Aimé HUMBERT, *professeur*.

Au nom du Comité vaudois,

Alf. CÉRÉSOLE, *pasteur*.

N. B. — Prière d'adresser les correspondances relatives à l'œuvre des *Comités contre la littérature immorale* à M. J.-L. Boissonnas, pasteur auxiliaire, Genève, Pré-l'Évêque 19. Les personnes désireuses de faire des dons à cette œuvre peuvent les envoyer à M. J.-P. Dardier, Genève, Oratoire.

## Correspondance.

### EXTRAITS DE LETTRES.

VOICI une lettre que nous avons reçue d'un monsieur de France :

Vous avez eu la bonté de m'adresser, Monsieur, en plusieurs reprises, quelques numéros de votre excellente publication mensuelle : LES SIGNES DES TEMPS. Je vous envoie, ci-inclus, un mandat de cinq francs, sur la poste à Bâle, pour mon abonnement annuel, à partir du numéro de janvier 1882. En décembre prochain, je vous adresserai un autre mandat postal pour abonnement de 1883. Je profite, Monsieur, de cette occasion pour vous remercier, ainsi que vos honorables et désintéressés collaborateurs, de votre chrétienne attention et pour vous offrir l'expression de ma parfaite et sympathique considération.

Extrait d'une lettre d'un autre monsieur de France :

J'ai l'honneur de vous adresser un mandat de cinq francs sur la poste, en vous priant de vouloir bien me servir votre journal LES SIGNES DES TEMPS pendant l'année 1882. Veuillez si possible pour compléter l'abonnement, m'envoyer un numéro qui contiennent des opinions ou des critiques sur la prophétie, dont je m'occupe sérieusement.

Lettre d'un monsieur de Suisse :

C'est avec plaisir que j'ai reçu et lu votre estimable journal LES SIGNES DES TEMPS. C'est dans ces quelques numéros que j'ai puisé les consolations que nous offre la Parole de Dieu. Mais c'est avec regret que je dois vous prévenir que je ne puis en payer l'abonnement, quoique ce soit une somme si peu importante. Je suis un vieillard qui n'ai que mes faibles bras pour me procurer mon pain quotidien. Dans mes heures de repos, la lecture des SIGNES était tout mon plaisir, cependant, je me vois obligé d'y renoncer, à moins que vous n'avez la bonté de me l'envoyer gratuitement.

Voici l'extrait d'une lettre de Suisse :

Je suis vivement ému après la lecture de votre aimable journal que je viens de recevoir pour la deuxième fois. Mon intention était bien de m'y abonner, mais il est survenu dans ma famille une maladie, puis une seconde, puis une troisième. Ainsi, Monsieur, dans cette position, je ne suis pas très-encouragé à prendre un abonnement, craignant de priver mes malades de quelques soins matériels. Et cependant, dans votre journal, je reconnais une source de remèdes pour l'âme que moi, je ne puis leur fournir. Ma femme, une mère chrétienne aime, cette lecture, car aujourd'hui, dimanche, je lui ai lu votre estimable journal. Cela m'encourage à vous demander un abonnement, si toutefois vous n'en exigez pas le prix de suite. Pendant le courant de l'année, je ferai en sorte de vous en envoyer le montant.

Une dame en France nous écrit comme suit :

Je vous envoie ci-joint la somme destinée à l'abonnement de votre journal que vous aurez la bonté de continuer de m'envoyer.

Je recommande à vos prières mon mari, qui est paralytique, et moi-même. Faites-en part à vos amis et aux fidèles, afin que, tous ensemble, nous priions pour lui, et que le Seigneur Jésus lui fasse la grâce de devenir sain d'esprit et de corps, comme jadis il le fit à cet autre paralytique, dont nous avons lu le récit dans un numéro de votre beau journal.

Nos lecteurs voudront bien se joindre à nous pour demander à Dieu de venir en aide à cette famille affligée.

Un autre personne de France nous écrit :

Veuillez recevoir, Monsieur, le prix de mon abonnement que je vous envoie par mandat postal. Malgré mes petites ressources, je croirais manquer à mon devoir en ne le faisant pas. Tout en lisant votre excellent journal, j'espère mettre en pratique les bonnes choses que vous y insérez.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre d'un monsieur de France :

Je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé LES SIGNES DES TEMPS ; c'est avec un véritable intérêt que j'ai lu les trois numéros que vous m'avez adressés. Je vous prie de noter un abonnement à mon adresse ci-dessous, le faisant partir du mois de décembre. Veuillez aussi m'envoyer les douze traités portant les numéros suivants. De plus, Monsieur, trouvant, comme

je vous l'ai déjà dit, un grand intérêt à la lecture de votre journal, je vous serais bien obligé, si vous vouliez me dire à quel prix vous pourriez me procurer les numéros qui ont paru depuis le mois de juillet 1880, jusqu'en août 1881. Quoique je n'aie que peu de ressources et une nombreuse famille, ce serait avec plaisir que je me procurerais ce beau volume, si le prix n'en était pas trop élevé.

Extrait d'une lettre de Suisse:

Votre publication, LES SIGNES DES TEMPS, que je viens de recevoir a pour moi un attrait particulier. Je partage ses vues, car je crois par ce que je vois, que "le terme est proche". Votre journal me paraît "la trompette de la onzième heure", pour réveiller les endormis et appeler à la foi les incrédules. Sa mission, d'arracher des âmes au prince des ténèbres, n'a point dans nos langues humaines d'expression pour la définir; c'est trop grand, c'est trop beau, puisque le but en est la foi et la rédemption—l'éternité bien heureuse, après une vie souillée et tourmentée. . . .

Voici l'extrait d'une lettre bien encourageante d'un monsieur de France:

Je vous envoie ci-joint la somme de sept francs dont cinq pour mon réabonnement aux SIGNES DES TEMPS, un pour aider à la propagande de vos publications et un pour la famille Bonhotel.

Cher monsieur, je ne peux pas vous exprimer combien je désire l'avancement de votre œuvre, car c'est bien là, vraiment, l'œuvre de Jésus-Christ. Certainement Dieu vous a accordé le don d'expliquer sa Parole, de sorte que des passages de l'Écriture qui semblaient presque incompréhensibles deviennent simples et lumineux par votre explication. Après avoir lu votre journal, le lecteur ne peut s'empêcher de se dire: Mais comment se fait-il que je n'avais pas encore fait attention à tous ces passages relatifs au premier jour de la semaine, surtout le chap. 16 de St.-Marc? . . . .

M. Réveillaud rédacteur du SIGNAL de Paris disait dans une réunion que tout Protestant devrait être un agitateur. Mais hélas! trois fois hélas! où sont-ils les agitateurs? Ils sont bien clair-semés; il faudrait pourtant que leur nombre augmentât. Cependant il y en a, Dieu merci! mais il faut leur aider, les soutenir de nos vœux, de nos deniers et surtout de nos prières. Vous aussi, Monsieur, vous êtes un agitateur, comme M. Réveillaud, que Dieu vous bénisse, chacun dans vos champs d'activité.

La lecture de votre journal concernant l'abus du tabac m'a beaucoup aidé dans ma résolution à renoncer à la pipe. Je l'ai mise de côté; voilà trois mois que je n'ai pas fumé, et j'espère bien, avec l'aide de Dieu, m'en passer toujours. Ah! vous faites bien de ne pas ménager les fumeurs. Le tabac est certainement un poison, et celui qui a fumé et qui ne fume plus se porte beaucoup mieux.

## École du Sabbat.

### LEÇONS SUR L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

#### LEÇON VIII.

##### RÉCAPITULATION DES LEÇONS V-VII.

1. Quels étaient les parents de Jean-Baptiste? Luc 1:13.
2. Dans quelle partie de la Palestine demeuraient-ils? Vers. 39.
3. Comment la naissance de Jean-Baptiste fut-elle annoncée?
4. Par quel miracle les paroles de l'ange furent-elles confirmées? Vers. 20.
5. Dans quelle ville Christ est-il né? Luc 2:4.
6. Comment la nouvelle de sa naissance fut-elle répandue?
7. Comment les bergers apprirent-ils sa naissance?
8. Quand il fut présenté au temple, quel témoignage fut-il rendu qu'il était le Messie? Vers. 25-38.
9. Pourquoi Joseph et Marie durent-ils s'enfuir en Égypte? Mat. 2:13.
10. Comment surent-ils qu'ils devaient retourner en Palestine? Vers. 19, 20.
11. Pourquoi allèrent-ils demeurer à Nazareth? Vers. 22, 23.

12. Par quel incident les connaissances étonnantes de Christ furent-elles manifestées, lorsqu'il eut environ douze ans? Luc 2:42-47.

13. Quelles paroles avons-nous qui nous montrent qu'il observait le cinquième commandement? Luc 2:51.

14. Comment fut accomplie la prophétie de Gen. 49:10? Mat. 2:16-18.

15. Quel était le sujet de la prédication de Jean? Mat. 3:2.

16. Qui se disait-il être?

17. Comment réprimait-il les Pharisiens et les Sadducéens qui venaient à son baptême?

18. Quelle instruction pratique donna-t-il aux différentes classes du peuple?

19. Quel témoignage rendit-il à Christ?

20. Racontez le baptême de notre Sauveur. Mat. 3.

21. Quelle preuve fut-il donnée de sa qualité de Messie, dans cette occasion?

22. Racontez les tentations de Christ dans le désert.

23. Quelle importante leçon pouvons-nous en tirer?

24. Racontez l'appel des premiers disciples. Mat. 4.

25. Faites le récit du premier miracle de Christ. Jean 2.

26. Où Christ demeura-t-il pour un peu de temps, après ces choses? Vers. 12.

27. A quelle grande fête nationale Christ se rendit-il? Vers. 13.

28. Racontez comment il purifia le temple à la fête de Pâque.

29. Que lui demandèrent les Juifs?

30. Quels signes leur donna-t-il?

31. Que dirent les Juifs?

32. De quel événement parlait-il?

33. Quand est-ce que les disciples comprirent pleinement ces choses? Vers. 22.

#### LEÇON IX.

##### ENTRETIEN DE JÉSUS AVEC NICODÈME.

1. Quel est l'homme important d'entre les Juifs qui considérait avec un vif intérêt les miracles de Jésus? Jean 3:1.

2. A quelle secte appartenait-il?

3. Quelle position honorable et influente occupait-il?

4. De quelle occasion se servit-il pour parler à Jésus?

5. Pourquoi vint-il de nuit?

6. Comment s'adressa-t-il au Sauveur? Chap. 3:2.

7. Que veut dire Nicodème par l'emploi du mot *nous*?

8. Quelle est la réponse que Jésus lui fit? Répétez le vers. 3.

9. Quelle espèce d'interprétation Nicodème donna-t-il à ces paroles?—Rép. Une interprétation littérale.

10. De quoi exprima-t-il son étonnement?

11. Comment Jésus exprima-t-il alors sa pensée? Répétez les vers. 5-8.

12. Que doit-on entendre par être «né d'eau?»

13. Que doit-on entendre par «né d'Esprit?»

14. Qu'est-ce que le St.-Esprit accomplit pour celui qui aime son influence et qui suit ses directions?—Il en fait une nouvelle créature.

15. Qu'est-ce qui constitue cette transformation?—La conversion ou nouvelle naissance.

16. Comment cela se manifesta-t-il?—Rép. Les mauvaises pensées sont rejetées, on renonce aux mauvaises actions; la charité, la paix et l'humilité prennent la place de l'aigreur, de l'envie, de la dispute. Cette

puissance qu'aucun œil humain ne peut voir a créé un nouvel être à l'image de Dieu.

17. Qu'est-il donc créé par cette puissance qu'aucun œil humain ne peut voir?

18. Comment Jésus montre-t-il que les opérations du St.-Esprit, pour être invisibles, n'en sont pas moins réelles? Vers. 8.

19. Qu'y a-t-il de mystérieux à l'égard du vent?

20. Comment savons-nous qu'il existe?

21. Comment savons-nous que les opérations de l'Esprit sont réelles?

22. Nicodème sembla-t-il être satisfait de cette explication?

23. Comment Jésus le censura-t-il de son manque de discernement?

24. Que semble-t-il vouloir dire par ces mots: «Nous disons ce que nous savons»?

25. Qu'est-ce que Nicodème désirait probablement demander?—Il désirait s'informer des mystères du ciel.

26. Qu'est-ce que le Sauveur persiste à lui dire?

27. Que lui dit-il à l'égard des choses célestes? Vers. 12.

28. Qu'est-ce que Jésus continua alors à lui montrer?—Le chemin du salut.

29. Par quelle figure se présente-t-il lui-même comme le seul auquel tous les hommes doivent regarder pour obtenir le salut? Vers. 14.

30. Comment montre-t-il que le salut vient de la grâce de Dieu, plutôt que des mérites de ceux qui sont sauvés? Répétez le verset 16.

31. Comment tous les hommes peuvent-ils échapper à la condamnation?

32. Comment ceux qui ne veulent pas accepter Christ attireront-ils la condamnation sur eux-mêmes? G.-H. BELL.

#### CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. \*Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts.
2. \*Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Événement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. \*Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. \*Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. \*Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
6. \*Quel Jour Observerez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages 10 cts.
10. Le Second " " " " 10 cts.
11. Le Troisième " " " " 32 " 20 cts.
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. \*Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
14. \*Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Évangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
17. \*La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. \*L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages 10 cts.
22. \*Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
23. L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. \*La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. \*Le Sabbat de l'Éternel.† 16 pages. 10 cts.
27. \*L'Homme est-il Immortel?† 8 pages 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (\*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Mr J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.

## LES SIGNES DES TEMPS

Le septième jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), MARS 1882.

## SOMMAIRE.

	PAGE
ARTICLES VARIÉS.—Histoire Intéressante des Obscurcissements du Soleil.	321
Une Conversation concernant la Destinée de l'Homme.—L'Immortalité ne fut point donnée à Adam lors de sa Création, mais sera accordée aux Justes à la résurrection.	322
Comprends-tu ce que tu lis ?	323
Christ calme la Tempête.	324
Un Romancier sur les Mauvais Lectures	325
Rétablissement du Pouvoir Temporel du Pape.	331
L'Union Générale faisant Banqueroute.	332
Le Soleil Couchant.	332
A Quoi Paul estimait les Dignités de ce Monde.	333
Que lisez-vous ? etc.	334
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand.—La Grande Bataille d'Arbelles.	325
TEMPÉRANCE.—Abstinence Totale, le seul Moyen de Sûreté.	326
La Boisson fait Travailler.	327
Extrait d'un Discours de M. Charles Garret.	327
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—La Mission de Christ.	328
Événements du Troisième et du Quatrième Millier d'Années.	328
Vinet sur l'Immortalité.	329
Le Premier Jour de la Semaine fut-il graduellement sanctifié pendant les Quarante Jours d'Act. 1:3.	329
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apocalypse.—Exp. du Chapitre 22: 1-16.—L'Arbre de Vie et le Fleuve de Vie.	330
Réponse à des Correspondants.	332
Mission Scandinave.	333
L'Apocalypse Parle-t-elle de la Papauté ?	336
CORRESPONDANCE.—Extraits de Lettres.	334
ÉCOLE DU SABBAT.—Leçons sur l'Histoire du Nouveau Testament.	335

## L'APOCALYPSE PARLE-T-ELLE

—DE—

## LA PAPAUTE ?

PREMIER ARTICLE.

**N**OUS trouvons dans le journal *l'Eglise Libre*, du 20 janvier, publié à Nice, un article intitulé: «L'APOCALYPSE PARLE-T-ELLE DE LA PAPAUTE ?» L'auteur de cet article cite le passage de notre journal du mois d'août 1881, où il est dit que le grand dragon roux à sept têtes et dix cornes d'Apoc. 12, signifie Rome païenne, et que la bête avec sept têtes et dix cornes du chap. 13 signifie Rome papale.

L'auteur de l'article, Monsieur C. B., pense qu'on ne devrait pas permettre que des opinions aussi erronées fussent introduites parmi les églises protestantes de France. Il se met donc à les réfuter en essayant d'établir la proposition que le grand dragon roux d'Apoc. 12 est Satan lui-même, et que la bête semblable au léopard d'Apoc. 13 représente l'empire romain durant toute la période de son histoire. De nos jours, l'idée qui prévaut et que nous pouvons dire presque universelle est que Satan n'est pas un être personnel. Il est donc intéressant de trouver une personne qui croit à l'existence réelle de Satan.

Il base son argument, que Satan en personne est représenté par le dragon d'Apoc. 12, sur les déclarations des versets 7-9: Premièrement, qu'il y avait guerre dans le ciel, qu'il suppose être la guerre qui eut lieu lorsque Satan et ses anges se révoltèrent contre Dieu. Secondement, que le dragon et ses anges furent jetés dehors, ce qu'il suppose signifier l'expulsion du ciel de Satan et ses anges. Troisièmement, que le dragon est dit être le serpent ancien, appelé le

diable et Satan. Ceci est en substance l'argument de M. C. B., pour montrer qu'Apoc. 12 ne peut se rapporter à Rome païenne et se rapporte à Satan en personne.

Mais nous montrerons par des preuves incontestables que le ciel où cette guerre eut lieu n'est point le ciel où Dieu réside; et que ceux qui vainquirent Satan dans cette lutte n'étaient pas littéralement des anges, mais les serviteurs de Christ qui vainquirent par le sang de l'Agneau, et aux dépens de leur propre vie. Nous montrerons aussi que quoique Satan soit appelé le dragon, parce qu'il avait la domination absolue sur l'empire romain, pourtant les sept têtes et les dix cornes n'appartiennent pas à la personne de Satan, mais symbolisent l'empire romain par lequel il agissait. De la même manière, il est appelé l'ancien serpent, non point parce qu'il était littéralement un serpent mais parce qu'il agit par le serpent, pour perdre l'homme, quoiqu'il fût lui-même un ange.

Cela nous aidera beaucoup à comprendre Apoc. 12, si nous pouvons déterminer à quelle époque cette prophétie commence. Le premier événement indiqué dans ce chapitre est la naissance d'un Fils qui devrait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer et qui devait être enlevé vers Dieu et vers son trône. Verset 5. Quel est ce Fils? Le Psaume 2 parle du Fils de Dieu comme de celui qui doit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer. Ps. 2: 7-9. Cette déclaration est répétée dans Apoc. 2: 26, 27; 19: 14-15. Le Fils de Dieu fut enlevé vers le trône de son Père. Marc 16: 19; Héb. 8: 1; Apoc. 3: 21. Il ne peut donc y avoir de doute que ce Fils est notre Seigneur Jésus-Christ, et que cette prophétie commence avec la naissance ou premier avènement de Christ.

Qui est représenté dans cette prophétie par la femme, ou mère de laquelle Christ est né? Si c'était littéralement une femme, ce serait la vierge Marie. Mais la vierge Marie ne fut pas revêtue du soleil et n'avait point la lune sous ses pieds; elle n'avait pas non plus une couronne de douze étoiles sur sa tête et elle n'avait pas deux ailes d'un grand aigle, pour s'enfuir au désert et y être nourrie là 1260 jours. Versets 1, 6, 14. La femme de ce chapitre n'est donc pas littéralement la vierge Marie ou quelque autre femme.

Mais dans les prophéties, le peuple de Dieu est souvent représenté sous la figure d'une femme. Jér. 3: 6-14; Esa. 37: 21, 22; Lam. 2: 13; Mich. 4: 8; Soph. 3: 14; Zach. 9: 9. On ne peut mettre en doute que la femme de ce chapitre signifie l'Eglise de Dieu. Le soleil dont elle était vêtue doit signifier l'Evangile, car c'est la lumière de l'Evangile qui illumine l'Eglise. La lune sous ses pieds doit signifier l'ancienne dispensation qui n'avait aucune lumière en elle-même, mais reflétait la lumière de l'Evangile. La couronne de douze étoiles sur sa tête doit représenter les douze apôtres; et la détresse de la femme représente les prières du peuple de Dieu qu'il adressait à Dieu dans l'angoisse de son esprit, pendant qu'il attendait la venue du Rédempteur. Mat. 13: 17; Marc 15: 43; Luc 2: 25-38; 23: 50, 51; 1 Pier. 4: 10-13.

Jean dit qu'il vit cette femme dans le ciel. Il dit aussi qu'il vit, dans le ciel, un grand dragon roux qui se tenait devant la femme prêt à dévorer son enfant aussitôt qu'il serait né. Que veut dire Jean par ce mot ciel? Il ne peut avoir voulu dire le ciel littéral, car Christ ne naquit pas dans le ciel où Dieu réside, mais il naquit à Bethléhem de Judée. Donc le ciel dont parle ici Jean est situé sur notre terre, car Christ naquit dans ce ciel et fut ensuite enlevé vers Dieu.

et vers son trône. Verset 5. Le ciel où Christ naquit et où le grand dragon chercha à le détruire n'est pas le ciel où Dieu réside.

Le ciel de ce chapitre doit donc représenter la sphère élevée en laquelle l'Eglise des premiers âges se mouvait et agissait; il doit donc être situé sur notre terre, comme les faits déjà cités le prouvent clairement. Ceci montre que le combat entre Michel et le dragon n'est pas la guerre qui eut lieu, comme le suppose M. C. B., entre Christ et Satan, lorsque celui-ci se révolta contre Dieu; car le ciel où ce combat eut lieu est celui où Christ naquit, et non celui où Dieu réside.

Nous avons un autre fait également décisif montrant que ce combat eut lieu sur notre terre, car il est dit que l'armée de Michel qui eut la victoire sur l'armée du dragon, le vainquit par le sang de l'Agneau et par la Parole à laquelle elle rendait témoignage; et qu'ils n'aimèrent point leur vie, mais l'exposèrent à la mort. Verset 11. Ceci montre que les vainqueurs n'étaient pas littéralement des anges, mais des hommes de Dieu qui donnaient leur vie pour la cause de Christ; car le mot ange, comme les autres termes employés dans ce chapitre n'est pas littéral mais symbolique.

Que représente le grand dragon roux de ce chapitre? M. C. B. dit que ce dragon est Satan en personne. Nous disons qu'il représente l'empire romain païen, employé par Satan comme son agent principal dans le gouvernement du monde. Si M. C. B. est correct, alors nous avons dans ce chapitre une représentation exacte de l'apparence personnelle de Satan. Il a sept têtes et dix cornes; il porte sept couronnes; il est de couleur roux; et de sa queue il peut jeter par terre les étoiles. S'il était l'ange le plus élevé avant sa chute, il a subi une étonnante transformation.

Mais nous pensons qu'après réflexion, M. C. B. verra que ces têtes et ces cornes sont employées comme symboles prophétiques et qu'ils n'appartiennent pas à la personne de Satan. Ceci doit être vrai, comme nous allons le montrer. Il est dit que le dragon qui avait sept têtes et dix cornes donna son pouvoir et son trône à la bête qui était semblable au léopard qui avait aussi sept têtes et dix cornes. Apoc. 13: 1, 2. Et au chap. 17, cette bête à sept têtes et dix cornes est de nouveau présentée. Verset 3. Ces têtes sont expliquées au verset 10 comme représentant sept rois, dont cinq étaient tombés, un restait et l'autre n'était pas encore venu. Les têtes représentent donc les formes successives du gouvernement avant que l'empire fût divisé, car il n'existait qu'une tête à la fois.

Le verset 12 explique que les dix cornes sont dix rois qui n'avaient pas encore commencé à régner, mais qui devaient régner en même temps. Elles doivent donc représenter l'empire après qu'il fut divisé en dix royaumes. La distinction entre le dragon du chap. 12 et la bête du chap. 13 est marquée par le fait que le dragon avait des couronnes sur ses têtes et non sur ses cornes, ce qui signifie qu'il régnait pendant que l'empire existait sans division, car il n'y avait qu'une tête à la fois.

La bête qui ressemblait à un léopard avait au contraire des couronnes non sur ses têtes, mais sur ses cornes, ce qui signifie qu'elles devaient régner après que l'empire aurait été divisé en dix royaumes. Le dragon doit représenter l'empire par lequel Satan gouvernait le monde à la naissance de Christ, et qui chercha à le faire mourir aussitôt qu'il fut né. Nous savons que c'était un gouverneur romain qui chercha la vie de Christ. Mat. 2. Dieu voulant, nous continuerons ce sujet dans notre prochain numéro.